

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 68

MONTREAL, 8 AOUT 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE NOUVEAU PAPE : SA SAINTETÉ PIE X

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50



Le sens moral est parfois singulièrement obli-
téré chez certains individus.

Un fait dont j'ai eu dernièrement connaissance
le prouve très clairement.

Il y a quelques jours, plusieurs personnes de
Montréal arrivaient à Sainte-Anne de Bellevue
pour y passer quelques jours, quand, à son arrivée
à la maison où il se rendait, l'un des voyageurs
constata l'absence d'une valise. Le cocher l'avait
donnée, par erreur, à un jeune homme qui se
trouvait dans la voiture et était descendu avant le
véritable propriétaire du colis.

Le jeune homme en question faisait partie
d'une bande d'excursionnistes un peu en goguette,
et savait évidemment qu'il n'avait aucun bagage.

Le lendemain, on trouva la valise vide dans
l'île Perrot, ce qui ne faisait nullement l'affaire
du voyageur, ni du cocher, responsable de l'erreur
qu'il avait commise.

Trois ou quatre jours plus tard, le volé recevait
une lettre contenant une épinglette d'une certaine
valeur. La lettre était anonyme et disait que son
auteur regrettait avoir été mêlé à une malheureuse
affaire, résultat d'une "étourderie", qui
avait eu pour victime le destinataire. Il renvoyait
le bijou qui lui était échu en partage et ajoutait
que le contenu de la valise avait été distribué
"ici et là". Il comptait sur la "magnanimité"
du volé, etc., etc.

Ainsi, voilà un complice du vol qui, pris de re-
mords, semble avoir mis sa conscience parfaite-
ment en repos, en restituant sa part du butin ; il
traite la chose assez légèrement, puisqu'il la qualifie
de simple étourderie, alors qu'il s'agit d'une
canaillerie qui cause à la victime une perte de
plus de deux cents piastres, et l'anonyme paraît
dire :

—Maintenant que j'ai restitué ce que j'ai reçu,
je me lave les mains de tout cela ; que les autres
en fassent autant.

◆◆ La conscience de cet individu est certain-
nement d'une élasticité remarquable.

Il semble oublier qu'il est solidairement respon-
sable du délit qui a été commis par ses compa-
gnons et lui-même, et que cette responsabilité est
aussi grande que s'il avait volé seul. Il oublie
que la restitution qu'il a faite d'un seul objet ne
constitue que le commencement d'une réparation
qu'il doit à la victime, réparation qui ne sera com-
plète que quand tout le contenu de la valise aura
été rendu, ou la valeur des objets qu'elle conte-
nait, et que le pardon de l'offense aura été obtenu.

—C'est la boisson, dira-t-on, qui a causé cette
malheureuse affaire.

L'ivresse est toujours une pitoyable excuse, et
parfois c'est même une circonstance aggravante.
L'ivresse a une fin, l'ivrogne reprend ses sens,
et la conscience, endormie par les fumées de l'al-
cool, doit se réveiller, repentante et menaçante.

Ce sont des jeunes gens qui se sont rendus cou-
pables de cette faute très grave, des jeunes gens
bien mis et semblant appartenir à une classe qui
n'a rien de commun avec les voleurs de profes-
sion et les êtres dégradés par le vice, et, cepen-
dant, voici qu'au début de la vie, ils commettent
un acte dont le souvenir les poursuivra toujours
et qu'ils regretteront amèrement, même s'ils ne
sont jamais découverts, chose peu probable.

Les recherches sont en effet commencées, elles
aboutiront certainement, et quelle ne sera pas
lors la honte des malheureux qui n'auront pas
eu le cœur de réparer leur faute !

◆◆ Ce joli village de Sainte-Anne de Belle-
vue, qui est, entre autres avantages, un petit pa-
radis pour les pêcheurs, n'est pas aussi connu
qu'il mériterait de l'être, car c'est un des endroits
les plus charmants des environs de Montréal.

A l'une des extrémités de cette localité com-
mence une des routes les plus remarquables du
pays, "la route des millionnaires", où plusieurs
princes de la finance, du commerce et de l'indus-
trie, ont de luxueuses maisons de campagne, qui
porteraient le nom de châteaux, en Europe.

M. Angus y possède une splendide résidence qui
a coûté, me dit-on, plus de huit cent mille piastres.

M. Forget, son voisin, passe ses étés dans une
demeure princière, au milieu d'un parc dont les
pelouses sont peignées avec le plus grand soin, et
où des corbeilles de fleurs émerveillent le passant.

Je n'ai pas vu l'intérieur, mais on en dit des
choses étonnantes. L'autre soir, j'en entendais
parler par deux bons habitants.

—Paraît, disait l'un, que le salon est tout tapis-
sé de soie et de satin semé de boutons "d'or
vrai".

—Tais-toi donc, remarqua l'autre, dis qu'il est
tapisé de plumes de dindes...

A quelles dindes paumées faisait-il allusion ?
Je ne le lui ai pas demandé, mais je crois candide-
ment que la réflexion n'était qu'une figure ca-
chant un sens un peu piquant.

Le fermier du grand seigneur de la Bourse est
fort bien logé, et je me contenterais de l'immeu-
ble qu'il occupe pour y passer mes vieux jours.

A l'exception du dernier cité, tous les châteaux
appartiennent à des Anglais, ou plutôt, en majori-
té à des Ecossais. Ces Ecossais, que l'on re-
trouve partout occupant les meilleures places au
banquet de la vie, constituent une race étonnante
de travailleurs qui a un merveilleux sens des af-
faires et sait tirer son épingle du jeu dans tous les
pays.

A chaque instant, sur cette route des million-
naires, j'ai rencontré des voitures conduites par
des cochers bien nourris, à la tenue irréprochable,
rasés de frais, raides sur leur siège, vraiment im-
posants dans leur rôle de conducteurs de bêtes,
et je me faisais l'effet d'un lamentable chemi-
neau, perdu que j'étais dans la poussière des équips-
pages des marquis de Carabas.

En revenant au village, j'ai remarqué que l'é-
glise était bien modeste, presque pauvre, et que
le bon Dieu de Sainte-Anne de Bellevue avait un
assez piètre logis.

Que voulez-vous, il n'est pas millionnaire, pa-
raît-il.

◆◆ Qui croirait qu'à notre époque de civilisa-
tion des millions de personnes peuvent mourir
de faim, et d'autres millions se livrer à l'anthro-
pophage, comme aux temps les plus barbares.

C'est cependant ce qui a lieu dans le pays le
plus peuplé de la terre, en Chine, où la faim fait
des ravages épouvantables, et voici, à ce sujet, ce
qu'en dit le correspondant d'un journal français :

"Ce qui se passe à cette heure est à peine
croyable, écrit-il. Des villes entières sont trans-
formées en de répugnants charniers. C'est par
grappes que l'on voit les cadavres entassés dans
les ruelles immondes de Taïping Fou ; et sur les
chemins, de longues foules aux pieds nus se tor-
dent dans d'épouvantables douleurs.

"C'est par le pays tout entier toutes les hor-
reurs d'une misère affreuse ; les mères égorgent
leurs enfants, puis se tuent elles-mêmes dans des
scènes horribles, dans de véritables carnages. Et
de toute la plaine du Si King s'exhale, lugubre, la
longue plainte des mourants.

"A Long Tchéou, d'où je vous écris, des atrocité
sans nom se commettent. La folie de la faim
n'y connaît plus de bornes. Partout, les cadavres
jonchent le sol. Misérable trou, où grouille une
population de cent mille âmes, blottie dans d'aff-
reuses paillettes, Long Tchéou semble subir les
horreurs d'un siège renouvelé des invasions mon-
goles. Il y avait autrefois trois ou quatre mai-
sons européennes qui faisaient un peu de filés de
coton ; elles ont depuis longtemps disparu. Et
dans la rivière dévastée, mes yeux se sont arrêtés
sur le cadavre d'un malheureux coolie dont des
chiens voraces se disputaient les membres dé-
charnés.

"Et tous les jours, de l'intérieur, les nouvelles
arrivent plus épouvantables, plus affolantes, plus
in vraisemblables que jamais. A Tchong-Tchéou,
on en est arrivé à vendre les enfants pour servir
de nourriture. Les malheureux petits êtres sont

tués, dépêchés, vendus au poids. Ailleurs, ce sont
les prisonniers qui sont égorgés au fur et à mesu-
re des exigences de la population. La place est
transformée en un véritable étal où l'on fait com-
merce de chair humaine.

"Kiang-Tchéou ayant été envahi par les pira-
tes, ceux-ci ont mis le feu aux habitations, puis
ont emporté les cadavres à demi-calcinés des ha-
bitants, dont ils ont ensuite venus vendre les
morceaux à Taïping."

◆◆ Enfin, la fumée du Vatican, tant atten-
due, s'est élevée dans l'azur et a annoncé à Rome
et au monde que nous avions un pape.

Comme la nouvelle arrive au moment où je dois
livrer ma copie à l'imprimeur, je me borne à don-
ner les notes suivantes :

Au septième tour de scrutin, le cardinal Joseph
Sarto, patriarche de Venise, a été élu pape par le
conclave, mardi matin, 4 août. Pie X sera le nom
du successeur de Léon XIII.

Depuis plusieurs jours, l'univers catholique at-
tendait avec la plus vive anxiété l'heureuse nou-
velle de l'élection d'un nouveau pontife, et il se
réjouit aujourd'hui de l'avènement de Pie X.

Giuseppe (Joseph) Sarto, qui vient d'être élevé
à la tiare, appartient à une famille de nom histo-
rique en Italie. Il descend d'Andrea del Sarto,
peintre italien, dont le vrai nom est André Na-
micchi.

Cet André était fils d'un tailleur, d'où son sur-
nom "del Sarto". Il naquit à Florence en 1488,
fut d'abord placé chez un orfèvre, et entra ensuite
chez Jean Barille, peintre médiocre, mais bon
sculpteur d'ornements, qui exécuta, sous la direc-
tion de Raphaël, tous les ouvrages de menuiserie
du Vatican. La réputation d'André s'étant répandue
à l'étranger, il fut appelé en France par Fran-
çois I, qui le chargea de plusieurs ouvrages impor-
tants. Il mourut de la peste à Florence, en 1530.
On remarqua parmi ses tableaux la belle "Charité",
que l'on voit aujourd'hui au musée du Louvre ;
"Jules César recevant les tributs des provin-
ces romaines", fresque qui se voit dans la
grande salle de Poggio, à Caïano ; la "Cène de
Jésus-Christ", autre fresque dans le monastère de
San-Salvi, près Florence ; le "Sacrifice d'Abra-
ham" ; un "Christ mort", etc. Il a formé d'ha-
biles élèves, tels que Fr. Salviati, G. Vasari, etc.

Le nouveau pape est né à Riese, diocèse de Tré-
vise, le 2 juin 1835. Il est donc âgé de 68 ans.

Il fut sacré évêque de Mantoue, le 10 novembre
1884, et promu le 15 juin 1893 au siège patriarcal
de Venise. Il fut créé, le 12 juin 1893, cardinal-
prêtre au titre de Saint-Bernard aux Thermes.
Les congrégations dont il faisait partie sont celles
des Evêques et Réguliers, des Rites, des Indul-
gences et Reliques, et des Etudes.

Au commencement d'avril dernier, le pape
Léon XIII, au cours d'une conversation avec l'ab-
bé Perosi, le célèbre compositeur, dit en parlant
de Sarto :

—Conservez son amitié, Perosi, car, dans l'ave-
nir, il pourra faire beaucoup pour vous. Nous
croyons fermement qu'il sera notre successeur."

Le nouveau pape a la réputation d'être le plus
fort orateur sacré que l'Eglise possède actuelle-
ment. Il est modeste, énergique, et il a donné
maintes preuves de son talent comme administra-
teur et organisateur. Il a toujours protégé les
arts, et sa gravité est proverbiale. C'est un sa-
vant en doctrines ecclésiastiques.

LEON LÉDIEU.

PENSÉES

La rumeur populaire, qui s'égare si souvent
dans ses haines, se trompe rarement lorsqu'il s'a-
git de remercier et de bénir. — PIERRE LOTI.

* * *

La plupart des émancipations ne sont qu'un
changement de servitude. — EMILE FAGUET.

* * *

Le bon sens, c'est-à-dire la prise en considéra-
tion des circonstances contingentes de la vie quo-
tidienne, ne saurait être appelé à juger des actes
qui englobent des siècles et des générations. C'est
que le bon sens individuel est fréquemment en
contradiction avec le bon sens national, avec la
raison de l'humanité. — ADAM MICKIEWICZ.

L'ANNEAU DU PÊCHEUR

Il y a quelques jours, il était rumeur que l'"anneau du pêcheur" avait été volé, mais des informations précises, puisées à bonne source, ont démenti ce faux racontar.

Voilà pourquoi le fac-similé de cet anneau porte un cachet d'actualité.

Les Brefs pontificaux sont scellés avec le sceau du Pape, appelé "anneau du Pêcheur".



Cet anneau, qui est remis au cardinal-camerlingue dès la constatation de la mort du Pape, doit être brisé à la première réunion cardinalice qui suit.

Comme on le voit dans la gravure ci-contre, il représente saint Pierre jetant son filet à la mer.

COMMENT PIE X SERA CÔURONNÉ

La basilique de Saint-Pierre a, vis-à-vis de la personne du pape, deux privilèges : elle le couronne et elle l'enterre. Comme évêque de Rome, le pape a pour cathédrale la basilique de Saint-Jean-de-Latran ; mais, comme pontife et pasteur universel, il est lié au tombeau de saint Pierre : c'est là qu'il prend les clefs, là qu'il les laisse.

Jusqu'au pontificat de Nicolas I (858-867), le nouveau pape recevait la consécration s'il n'était pas évêque, ou simplement la bénédiction solennelle. Nicolas I y ajouta les belles cérémonies du couronnement. Ce ne fut pas sans raison.

Ce pontife, le plus grand de ceux qui montèrent sur le siège de saint Pierre, de Grégoire le Grand à Grégoire VII, se trouvait en face d'une situation déplorable pour la dignité et l'honneur du saint-siège. Le pouvoir temporel, avidement convoité par les princes du dehors, odieusement exploité par les familles patriciennes du dedans, perdait son prestige : la couronne royale, à peine posée sur le front de l'Eglise, semblait prête à tomber. D'autre part, les pompes augustes dont l'Eglise entourait la dignité impériale nouvellement créée, la haute autorité qu'elles conféraient à l'empereur, pouvaient, aux yeux des chrétiens plus enclins à juger de la valeur des choses par l'éclat extérieur que par leur grandeur réelle souvent cachée, rabaisser le souverain pontificat, amoindrir sa majesté, et, par là même, diminuer le respect et la soumission qui lui sont dus. La suprême dignité du Vicaire du Christ courait le risque de passer au second rang, et d'être effacée par la gloire de la couronne impériale. Ce n'était pas l'ordre. Nicolas, qui sentait le besoin de tenir ferme le gouvernail de l'Eglise pour lutter contre les entreprises audacieuses de l'archevêque de Ravenne, pour combattre les prétentions hérésiarques de Photius, pour défendre, par un "non possumus" invincible, la loi du mariage contre les passions de Lothaire II, crut qu'il était bon de relever, par une cérémonie solennelle, la prise de possession du souverain pontificat. En se faisant poser publiquement la couronne royale sur la tête, il affirmait du même coup, en face de la chrétienté, sa royauté temporelle et sa suprématie sur le pouvoir impérial.

Depuis lors, le pape ne commence à dater son élévation au souverain pontificat que du jour de son couronnement. Non pas que le couronnement lui confère quelque pouvoir : il n'est qu'une simple cérémonie, mais réputée si auguste, qu'elle est devenue comme la publication officielle de la dignité pontificale. Avant son couronnement, le pape signe ainsi : "Datum suscepti a nobis Apostolatus officii anno..." Après le couronnement : "Datum Pontificatus nostri anno..."

La cérémonie solennelle du couronnement a lieu le dimanche, ou un jour de fête, dans la huitaine après l'élection. La veille, les pauvres se réunissent au Vatican, dans la cour du Belvédère, et l'aumônier du pape donne à chacun un "paolo", même aux enfants. Touchante et paternelle sollicitude ! Le jour du couronnement doit être un jour de joie pour tous. Si le père est heureux, les enfants, sans exception, même les derniers, doivent être heureux avec lui ; comme il prévoit que beaucoup n'auront point de pain, il leur donne de quoi se réjouir.

Le jour du couronnement, de grand matin, tout s'ébranle et se met en mouvement. Le pont Saint-

Ange, les "Borgo" sont envahis par la foule des prélats et des fidèles, qui, les uns acteurs, les autres témoins, vont participer à la fête. Les fidèles entrent dans la basilique, les prélats au Vatican. Le pape revêt les ornements les plus somptueux ; en chape, mitre en tête, il monte sur la "sedia". "Extra !" dit le maître des cérémonies, et le défilé commence par la salle ducale, la salle royale, l'escalier royal, jusqu'au portique de la basilique. Ils y sont tous, marchant deux à deux : les procureurs généraux des ordres religieux, les camériers du dehors, le fiscal de Rome, les chapelains communs portant quatre tiaras et deux mitres, les chapelains secrets, les avocats consistoriaux, les camériers secrets, les camériers d'honneur, les chantres de la Sixtine, les abréviateurs du Parc-Majeur, les votants de la Signature, les auditeurs de Rote, et avec eux le maître du sacré palais, qui est toujours un dominicain. C'est une évolution de rouge, de violet, de blanc, de noir, un arc-en-ciel qui marche, déployant ses splendeurs de toute nuance.

Et le défilé continue : Voici la croix tournée face au pape, les cardinaux, les conservateurs de Rome, les princes assistants au trône, les ambassadeurs, le gouverneur de Rome, et enfin, le pape, assis sur la "sedia", porté par douze palefreniers, entre les "flabelli". Et après le pape, c'est tout un monde qui suit : archevêques, évêques, protonotaires, abbés mitrés, généraux d'ordres ; toute l'Eglise est là avec ses forces les plus vives, ses représentants les plus augustes, précédant le Vicaire du Christ sur la terre.

La porte centrale de la basilique s'ouvre, et le pontife fait son entrée solennelle. Rien de beau comme ce spectacle. Il faut l'avoir vu de ses yeux, avoir entendu les acclamations de soixante-dix mille hommes unis dans une même vénération, un même enthousiasme, pour s'en rendre compte. Le pape adore un instant le saint Sacrement, et se rend à l'oratoire de saint Grégoire. C'est là qu'il reçoit l'obédience des cardinaux, des archevêques, des évêques et des pénitenciers, qui lui baisent la main, le genou ou le pied, chacun selon sa dignité. Puis il dit l'office de Tierce avec l'assistance, et revêt les ornements sacrés.

Il y a toute une prédication muette dans ce seul fait de la visite du pape à l'oratoire de saint Grégoire. Avant d'aller au tombeau de saint Pierre, le nouveau pontife va vénérer le tombeau de celui qui est resté dans le souvenir des peuples et le cœur de l'Eglise, le type accompli du successeur de Pierre. C'est aux pieds de Grégoire, l'humble serviteur des serviteurs de Dieu, qu'il apprend ce que doit être un pape.

Tierce finie, la procession se met en marche vers le tombeau de saint Pierre. Porté sur la "sedia", le pontife apparaît dans toute sa majesté ; mais à ses pieds, devant lui, au milieu de ce cortège triomphal, marchent un maître des cérémonies et un clerc chargés de lui rappeler la vanité de la gloire de ce monde. Le maître des cérémonies porte en main une canne argentée d'où sortent des étoupes ; le clerc, une lumière. Tous deux se tournent vers le pontife, le clerc allume l'étoupe, et pendant que rapidement elle brûle en jetant une flamme, le cérémoniaire, un genou en terre, chante : "Pater sancte, sic transit gloria mundi !" Trois fois l'étoupe brûle, trois fois il chante : "Père saint, ainsi passe la gloire du monde !"

Si l'élu n'est pas évêque, il est consacré à l'autel papal. Lui seul a ce privilège. D'après un décret de saint Grégoire le Grand, les autres consécrations épiscopales se faisaient autrefois à l'oratoire de saint André. Pierre est un, il est le père, son nom est incommunicable ; par conséquent, seul le pape doit être consacré à son autel comme signe de l'autorité principale, incommunicable, qu'il reçoit. Mais, à lui seul, Pierre ne peut gouverner l'Eglise, il a des frères dans l'épiscopat ; aussi, pour affirmer publiquement cette touchante et indissoluble fraternité, Grégoire décide qu'ils seront consacrés à l'autel de saint André, le "frère" de saint Pierre. Cette pensée était digne du cœur de Grégoire. Il est à regretter que saint André n'ait plus aujourd'hui, près de la tombe de son frère, un autel vénéré comme dans la basilique de Constantin. Les vieux souvenirs s'en vont. Comme on a relégué, par honneur, la chaire de saint Pierre à une hauteur inaccessible qui en a fait perdre l'amour dans le cœur des fidèles, on a placé la tête de saint André dans la coupole ; et le jour de sa fête, quand on veut lui rendre hommage, il faut un télescope. Le mieux est souvent l'ennemi du bien.

Si le pape est évêque, la messe commence immédiatement, selon les cérémonies dont nous avons déjà parlé, à part la remise solennelle du saint "pallium", que le cardinal-diacre attache sur les épaules du pape avec trois épingles d'or à tête d'émeraude, en disant : "Reçois le saint "pallium", la plénitude du pouvoir pontifical, à l'honneur du Dieu tout-puissant, de la très glorieuse Vierge-Marie, sa Mère, du bienheureux apôtre Pierre et de la sainte Eglise romaine." Après l'oraison à lieu le chant des litanies. Le pape s'est assis sur son trône ; le premier des cardinaux-diacres, accompagné d'un maître des cérémonies, des auditeurs de Rote, des avocats consistoriaux, descend à la Confession de saint Pierre. Trois fois le cardinal chante : "Exaudi, Christe !" Trois fois ses assistants répondent par cette acclamation : "Domino nostro a Deo decreto summo Pontifici et universali Papae vita !" Puis le sacré colloque continue : "Salvator mundi," chante le cardinal. — "Tu illum adjuva !" répondent les clercs. — Sainte Marie, aide-le. — Saint Michel, aide-le. — Saint Pierre, aide-le. Et tous les saints sont implorés, appelés au secours du pontife : "Aidez-le ! aidez-le !" C'est que vraiment le pape universel a besoin du concours divin, et tous les saints peuvent se liguer pour gouverner avec lui le troupeau du Christ.

La messe terminée, le pape remonte sur la "sedia" et se rend à la "loggia", qui domine la place Saint-Pierre. Toute sa cour lui fait cortège ; tout un monde le contemple. Il s'assied sur un trône ; les chantres entonnent l'antienne : "Corona aurea super caput ejus." Le cardinal-doyen, assisté de deux cardinaux-diacres, récite l'oraison : "Omnipotens sempiterna Deus, dignitas sacerdotii, auctor regni..." Puis il dépose la tiare aux trois couronnes sur le front du pontife en disant : "Reçois la tiare ornée de trois couronnes, afin que tu saches que tu es le Père des princes et des rois, le Recteur de l'univers, le Vicaire de notre Sauveur Jésus-Christ sur terre, à qui honneur et gloire dans les siècles des siècles."

La tiare est l'ornement le plus caractéristique des pontifes romains. Sa forme, comme son nom, a subi de nombreuses variations. On l'appelait indifféremment "phrygium, mitra turbinata, regnum, triregnum" et "tiara". Ce dernier terme a prévalu. Dans le principe, ce n'était qu'un bonnet de forme conique, l'antique coiffure des hommes libres, — signe de cette liberté, — le bonnet phrygien. On y ajouta à la bordure inférieure un cercle d'or, symbole de l'autorité royale des papes. Innocent III, dans un sermon sur saint Silvestre, établit nettement la différence de la mitre et de la tiare ; il dit : "Romanus Pontifex in signum imperii utitur regno, et in signum Pontifici utitur mitra." La tiare sert au roi, la mitre au pontife. Et de fait, quand le pape officie, il ne se sert que de la mitre.

L'usage de la tiare remonte, dit-on sans preuves très convaincantes, à saint Silvestre. Ce pontife aurait adopté le bonnet phrygien, ou de lui-même, ou sur le conseil de Constantin, pour affirmer publiquement la liberté dont jouissait l'Eglise. Seul, en effet, le premier après la paix, il est représenté dans les plus anciennes peintures coiffé de la tiare primitive. A la première couronne, ce cercle d'or entourant le front, on en joignit une seconde, vers le X^e ou XI^e siècle. Il est dit du pape Nicolas II, élu en 1058, qu'il reçut une tiare ayant deux cercles d'or ; sur le cercle inférieur, on lisait : "Corona regni de manu Dei" ; sur le cercle supérieur : "Diadema imperii de manu Petri."

La troisième couronne est attribuée à Boniface VIII. Son symbolisme mystique est tout entier dans les paroles prononcées par le cardinal-doyen lorsqu'il dépose la tiare sur la tête du nouveau pontife : "Reçois la tiare aux trois couronnes, afin que tu saches que tu es le Père des princes et des rois, le Recteur de l'univers, le Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ."

Ces grandes cérémonies ont subi, dans le cours des siècles, quelques variations : des saints ont tenté de s'y dérober ; d'autres les ont transformées parfois en pompes peu conformes à l'esprit chrétien ; mais elles sont toujours restées le symbole le plus auguste de l'autorité la plus haute qui soit en ce monde. Témoin de cette divine consécration, le peuple, si porté à se soustraire à l'autorité qu'il subit comme un joug, avait au moins la conviction que sa soumission allait à Dieu, source unique du pouvoir de l'homme sur l'homme. Plus on a dépouillé l'autorité de son auréole divine, en supprimant les rites religieux qui la consacraient, plus le peuple s'est révolté contre elle. Et c'est justice.

POURQUOI RIONS-NOUS ?

Le problème vient de préoccuper les savants de divers pays. En Angleterre, M. James Sully a publié "Un essai sur le rire" ; et, en France, on doit à M. Dugas "la Psychologie du rire", et à M. Bergson, "Le Rire, essai sur la signification du comique".

Et, tout d'abord, un principe est posé, c'est que cette faculté de rire n'appartient qu'à l'homme et qu'elle n'est guère provoquée que par l'homme lui-même et, plus rarement, par les animaux.

Et l'origine du rire serait un sentiment de férocité, car le sauvage rit rarement de bonne humeur. Son éclat de rire sent toujours la souffrance de ses ennemis, les membres déchiquetés, les bouts de bois insinués entre l'ongle et la chair, les brûlures, les cheveux arrachés... A rapprocher toutefois de cette observation, que les Chinois sont extrêmement civilisés, depuis bien autrement longtemps que les Européens, et qu'ils jouissent, avec la joie la plus féroce, des tortures qu'ils ont inventées pour l'humanité.

Mais laissons ce rire pessimiste, méchant, sur ces mots de Hobbes : " Nous rions parce que nous éprouvons une façon de gloire subite à nous comparer aux autres ; nous jouissons (étant méchants) de ce que (étant bêtes) nous nous croyons supérieurs aux autres ; nous prenons plaisir à voir dégrader toute chose. Et ce plaisir est d'autant plus vif qu'il s'accompagne d'une détente psychique. Nous étions contraints, tendus : un fait ou un mot qui nous détend nous fait du bien."

Nous ne sommes pas méchants quand nous rions des malheurs d'un pauvre clown qui se démolit ou s'estropie tout au moins pour nous amuser, ni de la maladresse d'un garçon de café qui renverse une pile d'assiettes, ni des naïvetés d'un paysan qui va vers la Bastille et nous demande s'il est bien en route pour la Madeleine, etc... C'est drôle, voilà tout. Et beaucoup d'entre nous riraient d'eux-mêmes si pareille aventure leur arrivait. Du moins, ceux qui ont bon caractère ; tel ce guerrier qui s'écrie, avec une jactance tout naturellement comique :

—J'ai fait deux prisonniers.

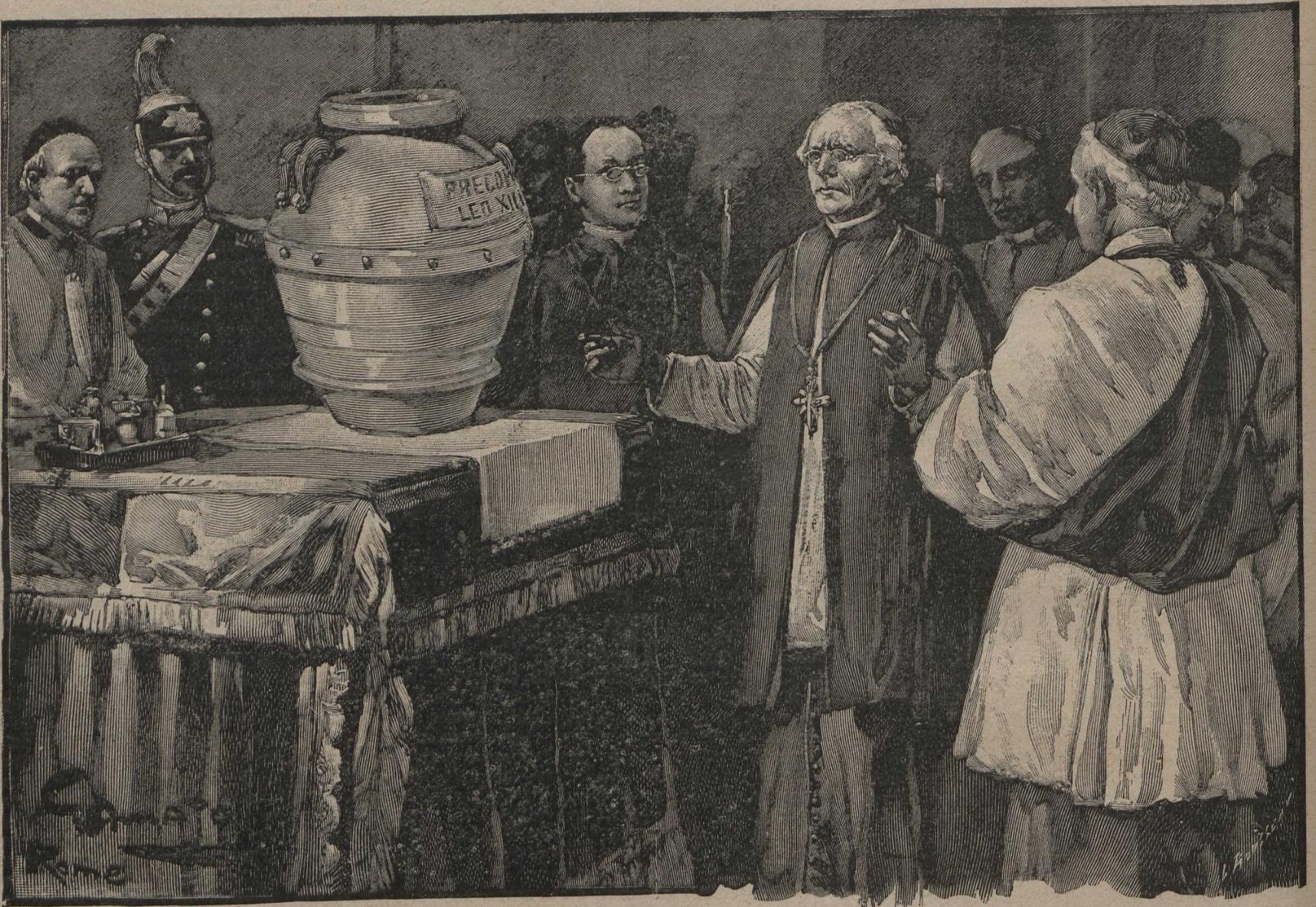
—Amène-les donc, répond un camarade.

—Impossible ! Ils me tiennent.

Est-ce méchant de rire du commissaire battu par Polichinelle ? Non. C'est la revanche éternelle de l'administré contre l'administrateur. Et vraiment, il faut avoir l'âme sereine pour rire du bon âne qui se roule les quatre fers en l'air.

Nous rions surtout de tout ce qui est incongru, grossier, de tout ce qui n'est pas conforme à l'ordre établi, des bêtises qu'un autre commet dans un salon. Et alors, c'est presque un hommage à la régularité des choses. Illogisme de la nature humaine qui s'esclaffe aussi des malheurs du commissaire qui, avec le gendarme — prétexte à grand rire — représente si parfaitement la société. Heureusement, Courteline nous a appris qu'il était bon enfant ; et l'autre, quoique sans pitié, toujours d'après Courteline, ne se fâche pas quand, "subséquentment", on se moque de lui.

Mais c'est du gros rire, cela. Et il y en a de charmant, de fin, avec un mélange d'émotion parfois, comme ce bout de scène que raconte Kropotkine dans "Autour d'une Vie". Il était à Genève et rencontre un nihiliste, qui gagnait (?) sa



LE CARDINAL CAMERLINGUE OREGLIA DISANT LES PRIÈRES DEVANT L'URNE OU SONT CONSERVÉS, APRÈS L'EMBAUÈMENT DU CORPS, LES VISCÈRES DU PONTIFE

pauvre existence à composer un journal subversif. Le malheureux portait à la main un tout petit paquet.

—Vous allez au bain, Jean ? lui demande Kropotkine.

—Non. Je déménage.

D'excellents écrivains prêtent souvent à rire. Dumas écrivit un jour, à propos d'un de ses héros qui poursuivait un poulet : "D'un coup de sa rapière, il lui coupa les deux pattes de derrière."

Un délicieux poète se rendit coupable de ceci, à l'époque où il faisait la critique à la "Patrie" : "Mlle Acacia est une étoile en herbe qui chante de main de maître."

Et un maître d'études, furieux contre sa classe qui faisait du boucan, s'en plaignait ainsi à son directeur : "Ces moineaux-là sont des lapins qu'il faut tanner."

M. James Sully a étudié le rire à un point de vue plus élevé, le rire de la société en commun, qui aurait donc un caractère social. " Nous rions,

dit-il, du nouveau, de l'inusité, de l'anormal, des défauts d'adaptation, d'intelligence, d'adresse, des défauts morales, des infortunes, etc. ; or, dans toutes ces causes de rire, il y a un élément commun. Nous rions, dans chaque cas, de quelque chose qui est antisocial, de quelque chose qui ne cadre pas exactement avec les exigences sociales. Le rire devient par là une méthode de correction, une façon de rappel à l'ordre dirigé contre les manquements sans gravité. C'est un instrument dont la société fait usage pour réprimer de petits écarts. Instrument fort solide au reste : aucun homme de quelque sens ne prend plaisir à devenir la risée de ses semblables."

Et voilà le rire passé à l'état de correction des défauts de l'humanité.

Il y a enfin le rire à froid, venu d'Angleterre, l'"humour", si bien entré dans nos moeurs que la plupart des journaux de caricature prennent le sous-titre "Journal humoristique". Et cependant, Dieu sait si le bon rire épanoui français ressemble

au demi-sourire de la race anglo-saxonne ! Mais ce ne sera pas la première fois ni la dernière que le sens d'un mot aura été déformé par les Anglais.

Et qu'importe le nom, pourvu qu'on rie... ce qui, vous ne l'ignorez pas, est, d'après Rabelais, le propre de l'homme !

X... rencontre une amie charmante, mais gaffeuse au dernier point, et qu'il n'avait pas vue depuis longtemps. Elle s'avance vers lui les mains tendues :

—Ce cher ami ! que je suis donc heureuse de vous revoir, après des mois ! Mais savez-vous que vous avez terriblement vieilli ?...

Et X..., dans un cordial shake-hand et tenant toujours dans les siennes les mains qu'on lui offrait :

—Hélas, oui ! je le sais ; j'ai des pattes d'oie jusque dans les mains !

ESSAIS INÉDITS

LE NID

Dans le tronc délicat d'un roseau chevelu,
Portant quatre rameaux, mais sans nulle racine ;
D'un roseau qui partout se conduit et chemine,
Allant d'ici, de là, souvent irrésolu,
Son auguste sommet défiant le Zénith,
Un matin de printemps nous découvrons un nid,
Un nid mystérieux, bâti de mousse étrange,
Entouré de duvet, de fibres, de satin ;
Construit probablement par les ailes d'un ange ;
Un nid plein de fraîcheur, au soir comme au [matin ;

Dans lequel un oiseau chante, battant des ailes ;
Un nid qui donne au tronc la vie et la chaleur,
La vigueur et la grâce, et la riche couleur,
Et se cache, parfois, sous un flot de dentelles
Voilant pudiquement son écorce rosée.

Dans ce nid que féconde une tiède rosée,
Et que l'espiègle amour n'a pas encore ravi,
Des roses et des lis, et d'humbles violettes,
De brillants boutons d'or, de suaves fleurettes,
Et la nuit et le jour, fleurissent à l'envi,
Embaumant l'arbre entier, et la tronc et les tiges,
Autour desquels, en chœur, voltigent les vertiges,
Les soupirs enflammés et les désirs bouillants,
Tel un essaim nouveau, sous les rayons brillants
D'un soleil printanier, quittant la vieille ruche,
Laisant la vieille reine, essaime plein d'ardeurs,
En grappe se suspend — gracieuse "Freluche" —
Au rameau complaisant d'un vieux pommier en [fleurs.

Poussés par les désirs, entraînés par les fièvres,
Sous les feux du soleil qui sourit et bénit,
Nous captivons l'oiseau, nous "dénichons" le nid ;
Et les portant tous deux, tendrement à nos lèvres,
Nous les fixons, ravis, pour toujours sur le cœur,
Retenant prisonniers l'amour et le bonheur !

AUGUSTE CHARBONNIER.

UNE AFFAIRE MYSTÉRIEUSE

C'était vers l'année 1880. Les vastes déserts du Nord-Ouest, où se porte, aujourd'hui, le plus gros de l'émigration du monde entier, commençaient seulement à recevoir leurs premiers colons. Où, maintenant, on peut apercevoir aussi loin que la vue peut porter, les énormes champs de blé de fermes magnifiques, s'éparpillaient à peine alors deux ou trois petits champs péniblement arrachés au vaste manteau de la prairie par les boeufs de leurs propriétaires hardis. Ceux-ci, venus des provinces de l'Est, avaient voyagé en chemin de fer jusqu'à la petite station de Brandon, où aboutissait alors la ligne du Pacifique Canadien. Là, ils avaient chargé leurs effets d'habillement et de ménage, et les premiers outils indispensables, sur leurs chariots attelés de boeufs, puis ils étaient partis, se dirigeant hardiment vers les immenses solitudes de l'Ouest. Après plusieurs semaines de fatigues inouïes, ils avaient enfin décidé de planter leurs tentes aux abords d'une réserve indienne d'Assiniboines, et fondé le noyau de la petite ville d'Indian Head.

Puis, sans retard, ils s'étaient mis à l'oeuvre, et sous leurs efforts patients, la prairie se couvrit bientôt des taches noires du défrichement. L'année suivante, la puissante Compagnie de chemin de fer qui a osé concevoir la voie ferrée dont la réalisation fera l'étonnement continu des générations futures, poussait son oeuvre colossale au delà de Brandon et atteignait Indian Head, ce qui donna aussitôt un débouché pour les petites récoltes.

L'une de ces familles courageuses se composait, à part du père et de la mère, de trois jeunes filles et de deux garçons. Comme la plupart des voisins étaient des jeunes gens, qui, sur la foi des rapports publiés à cette époque, avaient décidé de tenter la fortune dans ces plaines supposées plantureuses, il va sans dire que les jeunes filles se trouvèrent bientôt entourées d'un cercle pressé

d'adorateurs. Bientôt même, le bruit courut que l'aînée avait déjà fait son choix, et que, sous peu, il faudrait s'enquérir d'un prêtre pour bénir l'union des deux jeunes gens.

La veille même du premier mariage entre blancs de ce coin de prairie, arriva à la ferme, où habitait la mariée du lendemain, un jeune homme dont la mise élégante et les manières tout empreintes de l'usage du monde, firent une impression profonde sur le coeur de la cadette.

Ses façons polies, son esprit, l'expérience qu'il semblait posséder d'un monde dont la pauvre fille ne s'était fait jusqu'à ce jour qu'une bien faible idée, étaient autant de qualités qui réussirent en quelques heures à lui tourner complètement la tête. La nuit, elle en rêva, et, le matin, à sa toilette, en regardant dans le miroir son minois très joli et tout matin, elle sourit, en songeant peut-être qu'il ne lui serait pas impossible de captiver le coeur du bel Américain, — car il s'était, la veille, présenté comme tel.

A huit heures, les invités à la noce commencèrent à arriver, qui à pied, qui à cheval, qui en charette à boeufs, quelques-uns seulement en voitures à chevaux. La soeur de la mariée, en sa qualité de fille d'honneur, recevait les invités, ayant pour chacun un bon mot, un sourire aimable. Mais quand, dans l'encadrement de la porte, apparut celui auquel elle donnait déjà tout son coeur, l'aurole d'un héros, elle rougit et baissa les yeux, ne sachant quelle tenue se donner. Lui s'avança en souriant de son côté et lui serra la main en murmurant quelques mots qu'elle n'entendit pas.

L'heure de la cérémonie arriva sur les entrefaites, et au bras d'un jeune homme du voisinage, qu'on lui avait choisi pour cavalier les jours précédents, elle alla, dans la chambre, transformée en chapelle, prendre sa place à côté de sa soeur. Et lorsque le prêtre, se tournant du côté de l'heureux couple, leur demanda s'ils s'acceptaient mutuellement pour époux, elle frémit du désir de se trouver à la place de sa soeur, et de voir le bel Américain à la place du mari de celle-ci.

La cérémonie achevée et les compliments à tour de rôle débités, on enleva rapidement les ornements religieux de tout à l'heure, et, en un clin d'oeil, la chapelle se trouva transformée en salle à manger, bien modeste sans doute, mais toute empreinte de fraîcheur et sentant bon les fleurs sauvages de la prairie.

On mangea, on but, on chanta, on raconta maintes histoires gaies ou lugubres, qui firent tour à tour rire et trembler les auditeurs ; on passa même à la ronde, sur la fin du repas, une bouteille de bon whiskey, venue de Brandon à travers mille vicissitudes, à cause de la loi de prohibition des liqueurs, qui existait alors dans le Nord-Ouest.

Puis, à leur tour, les décorations de la salle à manger disparurent : on rangea les bancs rustiques autour de l'appartement, et bientôt, au bruit de l'accordéon, seul instrument de musique qu'on avait pu se procurer, et encore avait-il fallu en aller chercher le joueur à deux ou trois cents milles, les danseurs tournèrent, enlacés, jusqu'au soir.

Là encore, le jeune étranger dont la venue avait fait une impression si profonde sur le coeur de la jeune Emérencienne, — car tel était son nom, — montra qu'il était danseur parfait. De quelle joie le coeur de la jeune fille n'avait-il pas frémi lorsqu'il était venu la prier de lui accorder la faveur d'une valse, faveur qu'elle s'était empressée d'accorder, tout heureuse à la pensée de danser avec cet homme, qu'elle aimait déjà, qu'il lui semblait avoir toujours aimé.

Gaîment, ils s'étaient levés et, au son entraînant du misérable instrument, ils tournaient maintenant, les yeux dans les yeux, se serrant dans une étreinte tout à fait digne. Et ceux qui les regardaient valser ainsi s'étonnaient de les trouver si beaux. Quelques voix même murmurèrent : " Quel beau couple ils feraient ! "

Pourtant, ils ne s'étaient pas parlé ! Pas un mot n'était sorti de leurs bouches, trahissant leur secret. Mais qu'est-il besoin de paroles lorsque

les coeurs se comprennent, et que les âmes mélangent peu à peu leurs subtiles effluves

Quand la fête fut terminée, Emérencienne comprit que ses sentiments étaient payés de retour, et qu'il ne tenait qu'à elle d'être heureuse !

Et elle l'était déjà heureuse, bien heureuse, sans arrière-pensée, sans se demander s'il n'y aurait pas à toutes ces heures de bonheur un lendemain atroce.

Pourtant, ce lendemain arriva.

Tous les jours qui suivirent la date mémorable du mariage, les deux amoureux s'étaient revus. Le jeune Américain venait chaque jour passer quelques heures à la ferme, et ces heures étaient des moments délicieux pour la jeune fille.

Lui, semblait aussi profondément épris qu'elle. Cependant, une tristesse vague se reflétant parfois dans ses grands yeux au regard pensif, nuageait ses sentiments d'une sorte de crainte dont la jeune fille se demandait bien souvent la cause.

Un jour, même, il lui fit vraiment peur.

Tous les deux se trouvaient au salon, en compagnie du reste de la famille. Comme le jeune homme était devenu un habitué quotidien de la maison, sa présence ne gênait plus personne, et chacun vaquait, devant lui, à quelque occupation préférée. Ce jour-là il avait lui-même pris un journal, et il le lisait d'un air distrait, jetant de temps à autre un long regard sur Emérencienne, qui lui faisait face.

Tout à coup, celle-ci le vit pâlir affreusement, tandis que ses yeux exprimaient une grande épouvante. Que lisait-il donc de si terrible ? Puis il se leva brusquement, jeta d'un air furieux le journal sur la table, et, saisissant son chapeau, s'enfuit sans adresser la parole à personne.

Le lendemain, il revint, pourtant ; sur son visage souriant, aucune marque n'était empreinte de son épouvante de la veille. Quand ils furent seuls, Emérencienne l'interrogea timidement ; il lui répondit d'une façon évasive et l'air mécontent : elle, craignant de lui déplaire par une curiosité trop grande, n'insista pas. Peu à peu, elle oublia complètement cette circonstance.

Une après-midi qu'ils suivaient, en bavardant, le cours jaseur du ruisseau voisin, ils avaient découvert une sorte de charmille naturelle formée par toutes sortes de plantes grimpantes s'enlaçant au tronc et aux branches tortueuses d'un énorme saule. Depuis lors, cet endroit délicieux, protégé des rayons d'un soleil trop ardent par un parasol verdoyant de feuilles et de fleurs, et des vents par l'épaisseur même du taillis où il se trouvait enserré, était devenu le rendez-vous journalier de leurs promenades amoureuses, jusqu'au jour où un arrêt cruel, tout à fait imprévu, les empêcha de se revoir.

A.-H. De TREMAUDAN.

(A suivre)

ÉPURONS NOTRE LANGUE

Né disons pas :

Disons :

Mon épouse.	Ma femme.
Votre dame.	Madame une telle (en la nommant.)
Se rappeler "d" une chose.	Se rappeler une chose.
Une voix de "centaure".	Une voix de stentor.
Des "peants" d'oreilles.	Des pendants d'oreille.
Pas guère.	Peu, ou pas beaucoup.
Tout le monde l'"ont" dit.	Tout le monde l'a dit.
"Ousse" qu'il est ?	Où est-il ?
"Transvider".	Transvaser.
Du "goudron".	Du goudron.
Tant "pire" pour toi.	Tant pis pour toi.
J'ai "les fièvres".	J'ai la fièvre.
Assoyons - nous ; as-soyez-vous.	Asseyons - nous ; asseyez-vous.
Une "pognée" de sel.	Une poignée de sel.
Il paraît "rébarbaratif" d'un jour l'un.	Il paraît rébarbatif. De deux jours l'un.
"Gigier".	Gésier.
"Tabélier".	Tablier.
Des "nentilles".	Des lentilles.
Fièvre "putrine".	Fièvre putride.
Cinq "à" six personnes.	Cinq ou six personnes.
"Boûmer" un projet.	Lancer un projet.

LES ARAIGNÉES DE MER

Il est beaucoup de crustacés auxquels ne suffit pas la défense d'une carapace, cependant à sou- hait résistante, ils y joignent une forêt d'épines, de piquants, de poignards capables d'arrêter l'ar- deur de leurs ennemis les plus acharnés. La pré- sence de cette armure épineuse confirme la loi désignée par les naturalistes sous le nom de "ba- lancement des organes de défense", car on la trouve surtout bien développée chez ceux qui sont dépourvus de ces puissantes pinces, dont l'hom- me lui-même surveille avec soin les étrointes. C'est ainsi que la langouste, privée de toute arme offensive, a sa carapace hérissée de lances, de piques et de hallebardes, tandis que son cousin, le homard, aux vigoureuses tenailles, possède une cuirasse lisse et polie comme un miroir. Les Per- thénopes, les Lambres, les Lithodes sont aussi des hérissés de mer à la curieuse structure, de même que le groupe de crabes-araignées dont nous voulons nous occuper.

Les Araignées de mer, les Maïdes des zoolo- gistes, sont réparties en deux genres principaux, "Maïa" et "Inachus".

Les Maïa ont une carapace bombée affectant plus ou moins la forme d'un triangle et présentant en avant un rostre très saillant et profondé- ment divisé. Elles por- tent quatre antennes as- sez longues, dont les plus externes sont ins- rées dans les fossettes oculaires. Les yeux, com- posés de facettes comme chez tous les crustacés supérieures, sont mobiles à l'extrémité de courts pédoncules, ce qui aug- mente le champ de la vision. Leur carapace est inégale, hérissée de tubercules et d'épines. Les pattes antérieures ou serres ne sont pas plus grosses que les au- tres pattes, et sont plus courtes, les dernières sont terminées par un ongle conque mousse ; de sorte que si l'armure défensive est formida- ble, l'armure offensi- ve est plutôt insuffi- sante.

L'espèce la plus com- mune sur les côtes est le "Maïa épineux" (Maïa squinado), celui- là même que reproduit notre illustration. Sa carapace est couverte de tubercules velus, dont les plus forts sont au centre, d'épines aiguës et de poils crochus ; elle atteint 4 à 5 $\frac{1}{4}$ pouces de longueur et 3 à 4 dans sa plus grande lar- geur.

Les anciens regardaient cette espèce comme douée de raison. On la voit figurée sur quelques- unes de leurs médailles ; ils la représentaient suspendue au cou de la Diane d'Ephèse, comme un emblème de la sagesse. Pour en finir avec les fables dont elle était l'objet, ajoutons que, dans l'antiquité, on la regardait comme sensible aux charmes de la musique ; passe encore pour l'arai- gnée terrestre embusquée dans un coin de sa toile qu'agitent les vibrations sonores, mais pour l'arai- gnée de mer, cette assertion est encore plus in- vraisemblable. Si elle n'apprécie pas la musique, elle semble cependant, comme certains crabes, pratiquer la danse, tout au moins aux époques les plus "tendres" de son existence.

Suivant une observation de M. T.-H. Morgan, il est des crabes qui ne dédaignent pas de recourir aux artifices chers aux paons, aux dindons et aux coqs pour séduire les femelles et s'en faire admirer. Lorsqu'un mâle veut plaire à la dame de son choix, il se met, non à faire la roue ou à se ren- gorgier, mais à danser un ballet. Il se dresse sur les troisième et quatrième paires de pattes, éle- vant ses pinces en l'air à la façon des danseurs qui voudraient se faire gracieux, et, dans cette

posture risible, se met à tourner sur lui-même dans le sens vertical, interrompant parfois sa valse pour se balancer alternativement sur un côté ou un autre, pour avancer un peu ou reculer, restant par moments comme cataleptisé dans son attitude bizarre. Il se livre à ce plaisant exercice jusqu'à ce que la fatigue le contraigne à repren- dre une attitude plus conforme à son anatomie et à ses aptitudes. Si la femelle devant qui ont été faites ces contorsions s'approche du prétendant, celui-ci se remet aussitôt en posture et recom- mence sa danse. Il essaye parfois de l'enlacer avec ses grandes pinces, mais sans violence, vou- lant sans doute l'emporter par la persuasion et non par la force.

Le Maïa épineux, comme les autres araignées de mer, vit sur le bord des côtes, dans les lieux peu profonds ; il recherche les fonds rocaillieux ou vaseux, se cachant dans les fucus et autres plantes marines, surtout au moment où il change de test, période critique pendant laquelle il est livré sans défense à ses ennemis, et aussi au mo- ment où la femelle dépose ses oeufs, qui sont, en général, en très grand nombre. Il en sort des larves qui ressemblent au plus haut degré à celles des crabes.

Une singulière habitude des araignées de mer est celle qu'elles ont de s'habiller d'algues. Leur

à langoustes, porte souvent des espèces d'algues que l'on ne trouve pas dans la zone littorale, sur les rochers qui découvrent à mer basse ; ces es- pèces ne croissent que dans une zone un peu plus profonde et ne pourraient être recueillies par des dragages.

L'examen de cette carapace a fourni à M. Sau- vageau des espèces dont l'existence était encore inconnue dans le golfe de Gascogne, et lui a per- mis de préciser les rapports qui existent entre la flore de cette région et celle des autres mers des côtes de France et d'Espagne.

L'habillement par les algues est de règle, d'ail- leurs, chez un grand nombre de crabes, et se rap- porte évidemment au mimétisme, l'animal se confondant mieux ainsi avec le milieu dans lequel il vit ; il échappe plus facilement à ses ennemis et, d'autre part, il trompe mieux ses victimes.

Le Maïa épineux est comestible et se vend sur tous les marchés ; sa chair n'est pas aussi fine que celle de la langouste ou du homard, mais elle vaut bien celle des "étrilles" et d'autres crabes à la réputation surfaite.

Le "Maïa verruqueux" (M. verrucosa) est plus petit que le précédent ; il n'a que 2 $\frac{1}{2}$ à 3 $\frac{1}{4}$ pouces de long ; sa carapace est à peine bombée, cou- verte de petits tubercules arrondis et armés de quelques petites épines sur la ligne médiane. Il abonde aussi sur nos côtes ; les pêcheurs mangent sa chair avec plaisir.

Les "Inachus" sont beaucoup plus petits que les Maïa ; ils ont des pattes très grêles, extrêmement longues ; leur carapace triangula- ire est épineuse, munie d'un rostre court ; elle est à peu près complè- tement couverte de du- vets et de poils aux- quels s'attache tout un monde de petits ani- maux marins. L'"Ina- chus scorpion" est la forme la plus commune sur les côtes de l'Atlan- tique et de la Manche.

Une espèce gigantes- que du Japon, dont la conformation s'éloigne peu de celle des pe- tits Inachus, se distin- gue par sa taille supé- rieure à celle de tous les autres Décapodes. Un individu mâle figurant dans les galeries du Mu- séeum d'Histoire natu- relle, à Paris, mesure, les pattes étendues, 7 pieds et 3 pouces.

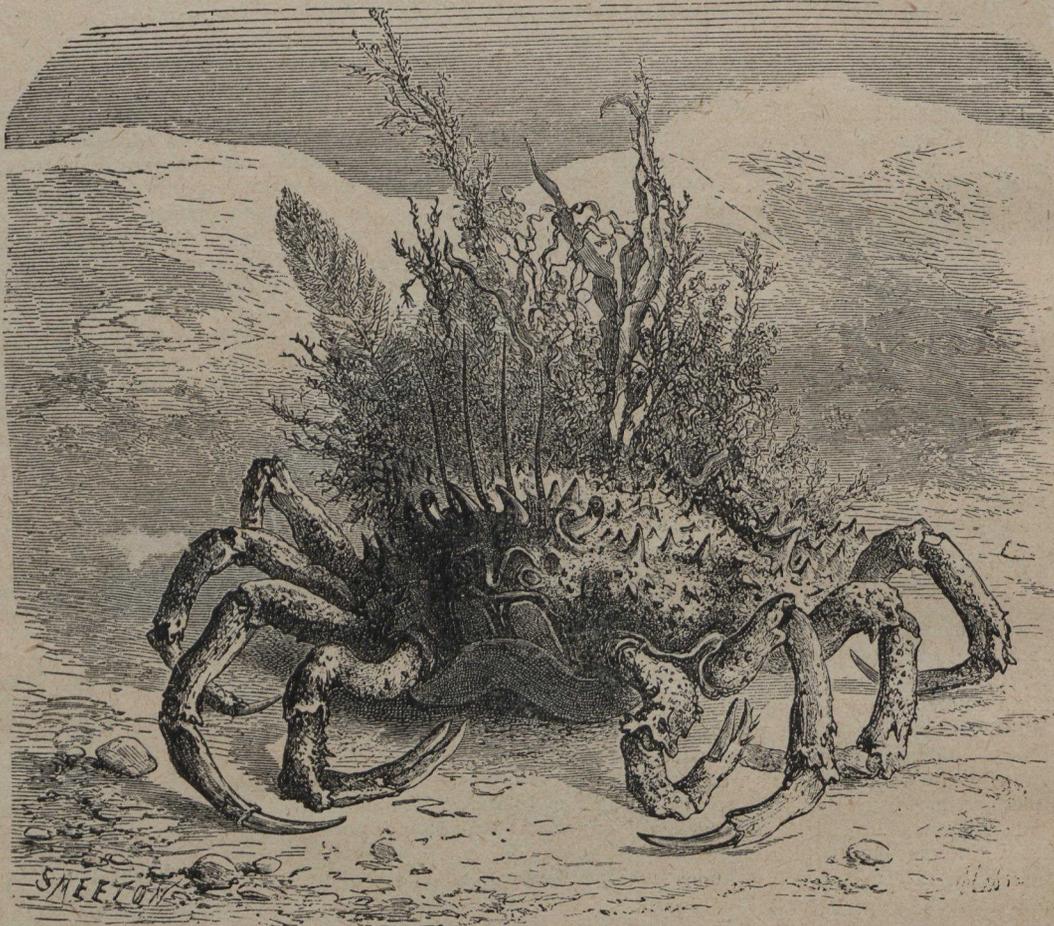
Il a détenu pendant longtemps le record du monde, mais sa présen- ce dans les vitrines em- pêchait les naturalistes Yankees de dormir. De-

puis l'an 1902, ils sont heureux ; car le musée de New-York possède une araignée des mers japo- naises qui, toute déployée, mesure 9 $\frac{1}{2}$ pieds. Son corps tiendrait à peu près dans un plat moyen ; mais entre ses pattes armées de pinces, un hom- me pourrait s'étendre ; ses dix pattes, longues et grêles, rappellent par leur aspect des pousses de bambou.

Les Etats-Unis, pays des rois, possède le roi du pétrole, celui de l'acier, des jambons et bien d'autres, elle possède aussi le roi des homards à côté de la reine des araignées. Cet autre orne- ment du musée a été pêché sur les côtes des High- lands (New-Jersey) ; il a 3 pieds de longueur, et son poids est de 37 livres. Exposé à l'aquarium de New-York, il ne vécut que quelques jours, et fut acheté et préparé par le musée. Il figura dans la section américaine à l'exposition de 1900, où, sans doute, plusieurs de nos lecteurs ont pu l'ad- mirer.

V. DELOSIERE.

On n'est jamais sûr de ceux qui se vendent. — DUCLOS.



LES ARAIGNÉES DE MER.— Maïa couverte d'algues marines

LES DANSES DIABOLIQUES EN CHINE

LA BONZERIE DE "L'ÉTERNELLE PAIX"

Au nord de Péking même, perdue dans un coin de la ville tarare, se rouve la bonzerie de "l'Éternelle Paix". Quinze cents bonzes ou thibétains y exercent leurs fonctions sous le contrôle du Bouddha vivant. Avant les derniers troubles, il était assez difficile aux étrangers de la visiter, mais depuis lors, la sévérité s'est adoucie, et c'est ainsi que le capitaine Poole a pu assister à une cérémonie des plus bizarres.

Comme toutes les bonzeries, celle-ci ne renferme rien de bien curieux, sinon une monstrueuse statue de Bouddha, quelques divinités difformes, une épée d'un ancien empereur, etc. En temps ordinaire, on n'y entend que le chant monotone, sur un rythme obsédant, de la mystérieuse formule : "Om mani padmi hum !" (Oh ! la merveilleuse loi de la fleur de Lotus !) — Ce jour-là, un groupe de hauts fonctionnaires venait rendre ses hommages au Bouddha vivant. Aussitôt la procession se forma, conduite par quatre prêtres affublés de masques démoniaques ou de têtes de cerf et de brebis ; une série de bonzes les suivaient, portant, qui une trompette, qui un tam-tam ; enfin, des acolytes étaient munis de fouets dont ils usaient sur le dos de la foule. Une cacophonie diabolique commença pendant que les quatre prêtres représentant les démons pirouettaient en rond, avec force contorsions grotesques ; les accords se faisaient de plus en plus beaux et plus criards, et la danse devenait une farandole échevelée, insensée, quelque chose de vraiment diabolique. Le diable semblait le maître de céans par ses représentants, lorsqu'une terrible bordée de pétards annonça l'entrée en scène du Bouddha vivant. Il était assis sur la chaise à porteurs traditionnelle, et ses porteurs étaient huit singes.

Un long sanglot, empreint d'une angoisse poignante, sortit de la poitrine des "simili-démons", qui prirent la fuite devant le saint des saints. Alors commença la seconde partie de la fête, toute de réjouissance. Les lamas au ventre bedonnant, aux yeux canailles, tournaient maintenant en rond dans une cadence molle et joyeuse, tandis que l'encens brûlait et que tout le chœur, hommes et instruments, s'associaient pour hurler à nouveau le : "Om mani padmi hum !" En l'honneur de la divinité ou du diable ? Il serait difficile de préciser.

J. TEBLA.

Une tasse d'eau chaude mise dans le four empêchera de brûler ce que l'on y fait cuire.

Si l'on rince une casserole à l'eau froide avant d'y verser du lait que l'on fait bouillir, il ne brûlera jamais.

L'ART DE GAGNER AUX COURSES

IL FAUT CONNAITRE LES CHEVAUX

Avant de parier sur les chevaux, il est essentiel de les connaître, il faut avoir fait sur eux des études longues et approfondies. Il n'est pas possible de savoir si tel ou tel cheval court bien si on ne l'a jamais vu courir ; — il n'est pas possible d'affirmer qu'il court mieux que tel ou tel autre cheval — c'est ce qui constitue le pari — si on ne l'a jamais vu lutter avec lui ou avec une autre bête dont la valeur connue puisse servir de point de comparaison.

JOCKEYS OU ECURIES ?

Quelques parieurs s'écartent rarement de certain

néral, tous les chevaux d'une même écurie ayant subi le même entraînement et regu les mêmes soins, viennent "en forme", c'est-à-dire ont les mêmes qualités, vers la même époque. Souvent même ils "martingalent", c'est-à-dire doublent, quadruplent leur première mise, après un, deux échecs, supposant qu'un bon jockey ou une écurie en forme ne peuvent se laisser battre plusieurs fois de suite.

Pariez plutôt sur les grandes courses ou les courses de séries, qui, à peu d'exceptions près, sont régulières.

LES STEEPLE-CHASE

Le pronostic, dans les steeple-chases, est, jusqu'à un certain point, plus facile à établir qu'en plat. On remarque plus vite les qualités d'un bon sauteur, et on se souvient mieux de ses perfor-

mances — d'autant plus que les animaux bien doués pour le saut ne sont point communs. Il faudra toujours faire porter son choix sur le cheval qui saute de volée, en rasant l'obstacle et sans marquer de temps d'arrêt. Celui qui marque ce temps d'arrêt pour s'enlever par la seule force de ses jarrets, est un plus beau sauteur, mais il perd du terrain à chaque difficulté et ne peut gagner la course, à moins qu'il ne soit doué d'une vitesse exceptionnelle.

LES OUTSIDERS

Un certain nombre de parieurs ont la manie de ne prendre que les chevaux qui leur sont offerts à grosse cote, ou, ce qui reviendra au même, qui sont délaissés par les preneurs sur les tableaux du pari mutuel, c'est-à-dire ceux qui ne possèdent aucune chance de gagner la course : — les "outsiders", les inconnus. Ils sont alléchés par la grosse somme qu'ils toucheraient en cas de gain. Nous ne leur répéterons jamais trop qu'ils ont tort. L'outsider peut rapporter un gros profit, c'est possible, mais il ne gagne presque jamais. Un dollar peut en rapporter deux ou trois cents, mais cela n'arrive qu'une fois par an ! D'un calcul qui a été fait, il résulte que la moitié des courses sont gagnées par les premiers favoris, dont la cote varie de 1-10 à 2-1. Les trois-cinquièmes de l'autre moitié le sont par les seconds favoris, dont la cote varie de l'égalité à 5-1. Le reste est attribué aux non-favoris et

aux outsiders, parmi lesquels on compte d'excellents chevaux, délaissés par le public, qui n'a pas su les apprécier.

Il est beaucoup plus avantageux de parier une forte somme sur le cheval qui possède le plus de chances d'être vainqueur, même lorsqu'il faut payer pour le prendre, que de fractionner sa mise sur des concurrents qui n'en possèdent aucune.

Il vaut mieux, à tous les points de vue, s'engager hardiment sur un bon cheval dont on soit sûr. Si une course paraît obscure, si le favori est douteux ou si aucune supériorité ne se dessine, ayez le courage de la laisser passer sans parier dessus. Il ne faut jamais s'en rapporter au hasard, et risquer son argent que lorsqu'on est bien sûr.



LA BONZERIE DE "L'ÉTERNELLE PAIX." — Une cacophonie diabolique commence pendant que les bonzes, représentant des démons, pirouettent en rond avec forces contorsions grotesques

nes règles dont quelques-unes sont, en somme, assez rationnelles : ainsi, ils ne joueront que la monte d'un jockey en vogue, car, disent-ils, il est alors l'objet des sollicitations d'un grand nombre de propriétaires ; pouvant ainsi choisir son cheval, il prend naturellement celui qui lui paraît le meilleur, et il a beaucoup plus de chance de gagner que ses confrères, qui ne choisissent leurs montures qu'après lui. Cela est exact, à moins que le jockey n'ait des engagements avec les écuries, qui l'empêchent de choisir. De fait, il n'est pas rare de voir un jockey gagner trois ou quatre courses de suite.

D'autres parieront sur les écuries qui remportent momentanément le plus de succès, car, en gé-

LE CONCLAVE

Le privilège qu'ont les cardinaux de se réunir en conclave pour élire le Pape, date de la fin du XIII^e siècle. Dans les premiers temps du christianisme, c'était à l'assemblée des fidèles qu'il appartenait de désigner par un vote le successeur de saint Pierre à la tête du premier évêché de la chrétienté ; ce mode d'élection populaire ayant provoqué des troubles sanglants, les Empereurs s'arrogèrent dans la suite le droit de désigner le Souverain Pontife, mais ce droit leur fut disputé et leur fut finalement arraché par Grégoire X, qui, au concile de Lyon, en 1274, promulgua le décret qui, encore aujourd'hui, règle les principales formalités de l'élection des Papes.

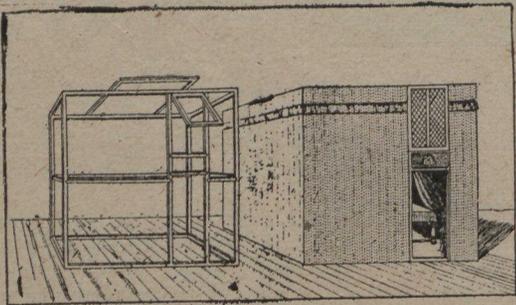
D'après ce décret, les cardinaux "doivent s'enfermer sous une même clef (en latin "clavis", d'où le nom de "conclave"), dans le palais du Pape décédé, sans murailles, cloisons, ni tapisseries qui les séparent les uns des autres, sans aucun rapport pendant l'élection. Ils recevront leur nourriture par une fenêtre ou par une tour, comme dans les cloîtres de religieuses. Si en trois jours ils n'ont pas fait un choix, il ne leur sera plus accordé qu'un seul plat à dîner, un seul à souper ; en cas de prolongation, on les réduira au pain, au vin et à l'eau, jusqu'à l'élection."

La sévérité de ce règlement disciplinaire qui obligeait les membres du Sacré Collège à se hâter, sous peine de famine, fut adouci par Clément IV d'abord, puis par Grégoire XV, qui promulgua, au sujet de l'élection du Souverain Pontife, une bulle dont les minutieuses prescriptions sont restées en vigueur. Au moment où le monde entier suit anxieusement les phases de l'élection d'un nouveau pape, il est intéressant de rappeler le détail des curieuses cérémonies et des précautions minutieuses qui, depuis le commencement du XVII^e siècle, donnent aux conclaves tant de mystérieuse solennité.

Les funérailles solennelles du Souverain Pontife comprennent neuf offices, dont les six premiers incombent aux chanoines de Saint-Pierre et les trois derniers aux cardinaux. Au bout des neuf jours d'exposition dans la basilique de Saint-Pierre, le corps du Pape est mis au caveau, après une messe solennelle du Saint-Esprit, chantée par le doyen ou un des plus anciens membres du Sacré Collège. Un prédicateur célèbre ou un prélat honoré prononce un sermon sur les devoirs des électeurs responsables de la gloire de Dieu et de la prospérité de l'Eglise, puis le clerc du maître des cérémonies prend la croix papale : c'est le signal du départ pour le conclave.

En avant marchent les domestiques et les familles des cardinaux, les chanoines chantant l'hymne "Veni Creator Spiritus" ; en arrière, et en chapes violettes, les cardinaux évêques, les cardinaux prêtres, les cardinaux diacres, et enfin, les autres prélats de la cour de Rome. Dans la salle du conclave, le doyen des cardinaux dit à l'autel l'oraison "Deus qui corda fidelium", fait lecture de la constitution de Grégoire XV, que les cardinaux prêtent serment sur l'Evangile d'observer fidèlement.

Autrefois, on procédait alors au tirage au sort, entre les cardinaux, des cellules à armature en bois, recouverte de draperies, qui devaient leur servir de logement jusqu'à la proclamation du nouveau pontife. Ces cellules, carrées, assez petites, séparées les unes des autres par une ruelle, étaient disposées comme les alcôves d'un vaste dortoir ; elles renfermaient un siège, une table, un lit et quelques objets indispensables.



LES ANCIENNES CELLULES DES CONCLAVISTES.—Ces cellules, faites d'une armature de bois recouverte de draperies, ont été supprimées lors du conclave de 1878.

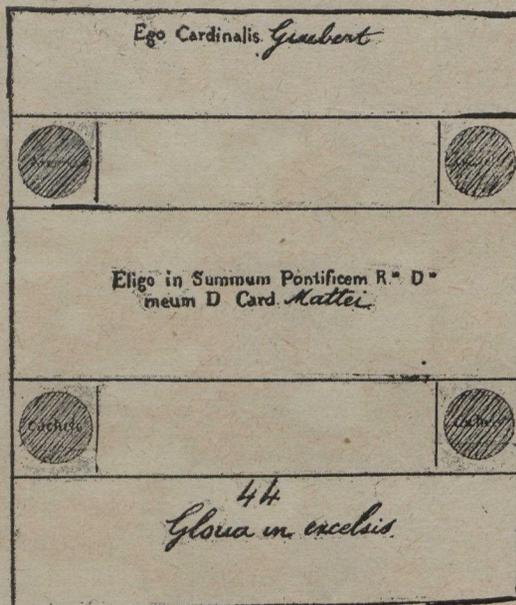
En 1878, on supprima les cellules ; on ne savait plus ce qu'étaient devenues les charpentes et les draperies du conclave qui, dans le palais du Quirinal, trente-deux ans auparavant, avait porté Pie

IX au souverain pontificat. Comme les anciens règlements prescrivent que le bâtiment où se réunit le Conclave doit "n'avoir ni portes ni fenêtres communiquant au dehors" et avoir toutes ses ouvertures murées à l'exception d'une seule porte à trois serrures dont la garde est confiée à des officiers et à des prélats assermentés, on engloba dans cette stricte clôture tout le palais pontifical. Les grandes salles du Vatican furent découpées en petits appartements de trois ou quatre pièces, séparées les unes des autres par de simples cloisons. On organisa ainsi autant d'appartements qu'il y avait de membres du Sacré Collège, en sorte que chaque cardinal pût loger, près de sa chambre, son "conclaviste" et son domestique.

Avec les conclavistes on enferme le protonotaire apostolique, un sacristain, un sous-sacristain, un secrétaire, un sous-secrétaire, un confesseur, deux médecins, un chirurgien, deux barbiers, un pharmacien avec ses aides, cinq maîtres de cérémonie, un maçon, un charpentier ; il est accordé en outre à chaque cardinal deux serviteurs, trois aux plus âgés, à condition que les serviteurs aient déjà été au service de leur maître six mois avant la mort du dernier pape.

Le premier jour du conclave est occupé par diverses formalités : appel nominal, lecture et signature des règlements ; ce n'est que le lendemain, après la messe du Saint-Esprit et la communion que l'élection commence. Elle peut avoir quatre formes : 1^o par inspiration du Saint-Esprit ; 2^o par compromis ; 3^o par scrutin ; 4^o par scrutin et par accès.

L'élection par inspiration du Saint-Esprit est l'acclamation unanime et immédiate du candidat proposé. Le suffrage se donne par le mot "Eligo" (J'élis), prononcé à haute voix par les membres



Fac-similé d'un bulletin de vote des conclavistes : le bulletin déplié

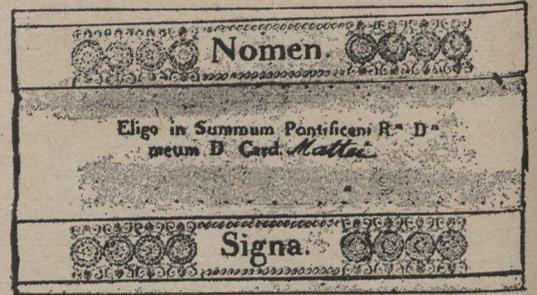
présents, écrit sur un bulletin par les malades restés en cellule.

L'élection par compromis est une délégation, les cardinaux s'en remettant pour le choix du pape à une commission de trois d'entre eux ; mais cette forme ne fut guère usitée depuis que le cardinal Balthazar Cossa, ayant été ainsi délégué avec deux de ses collègues, se créa pape lui-même, "personne n'étant, déclara-t-il, plus capable que lui d'une telle charge".

L'élection par scrutin secret se fait avec les bulletins dont nous donnons le fac-similé ; ils doivent être tous d'un modèle uniforme, imprimés ou calligraphiés.

Il y a trois calices sur une table auprès de l'autel : le premier contient les bulletins de vote ; le second, les boules qui servent à nommer les trois scrutateurs et les trois infirmiers ; le troisième, les bulletins d'accès.

En face de l'autel sont rangées de petites tables isolées, avec encre, plume et listes des conclavistes ; ces tables sont assez éloignées pour permettre la surveillance mutuelle. Le règlement invite les cardinaux à ne pas employer leur écriture ordinaire ; c'est, sans doute, un moyen d'assurer l'indépendance du vote. Le bulletin ne doit nommer qu'un seul candidat, à peine de nullité. Il porte une devise et un cachet qui font connaître, en cas de besoin, le nom du votant. Il ne peut y avoir plus de deux scrutins en un jour.



Fac-similé d'un bulletin de vote des conclavistes : le bulletin cacheté

Chaque votant va chercher un bulletin, y inscrit un nom, y met une devise et un cachet, le plie soigneusement, et va le déposer à l'autel, sur une patène qui couvre un grand calice. Le plus ancien des cardinaux valides fait glisser ostensiblement le bulletin de la patène dans le calice, pendant que le votant prononce ces paroles, la main levée sur l'Evangile : "J'en prends à témoin le Christ, mon maître, qui me jugera ; j'élis celui que, selon Dieu, je juge devoir élire, et je ferai de même à l'accès."

Tous les votes émis, le premier des trois scrutateurs renverse le calice sur la patène pour mélanger les bulletins, qu'il compte un à un, à voix haute, en les mettant au fur et à mesure dans un autre calice.

Pour le dépouillement des suffrages, les trois scrutateurs s'asseyent à une table devant l'autel ; le premier scrutateur déplie le bulletin sans rompre les cachets, regarde le nom de l'élu, passe le bulletin au deuxième scrutateur, qui le lit à son tour, et le remet au troisième scrutateur, qui proclame le nom. Les cardinaux présents notent les suffrages de chaque nom sur des listes imprimées.

Sont nuls les bulletins doubles, pliés comme un seul, évidemment de la même main.

Le scrutin dépouillé, on enfle les bulletins au point "Eligo", et on les dépose dans un calice près de l'autel, pour les vérifications. Si aucun candidat n'a obtenu les deux tiers des suffrages exprimés, on procède au scrutin d'"accès", scrutin d'adhésion à telle ou telle candidature. Les bulletins d'accès ne diffèrent des bulletins de simple scrutin que par la formule : "Ego, cardinalis... accedo reverend D. meo" (Moi, cardinal... j'adhère à mon révérendissime...); substituée à "Eligo in summum pontificem..." (J'élis pour souverain pontife...).

Le résultat du scrutin vérifié, approuvé et proclamé dans le conclave, on brûle tous les bulletins. Pendant toute la durée de l'élection, la foule du dehors a les yeux fixés sur la cheminée de la chapelle : la fumée est le premier signal de la fin des opérations.

Tous les cardinaux se lèvent alors, vont baiser la main et donner la double accolade au pape élu ; le doyen lui met le rochet, le fait asseoir sur un siège auprès de l'autel, lui remet l'anneau du pêcheur, et lui demande le nom qu'il s'est choisi.

Le pape ayant déclaré son nouveau nom et signé les constitutions, règlements, acte d'acceptation notarié, le charpentier et le maçon du conclave démolissent les clôtures provisoires ; le doyen des cardinaux diacres se montre à une fenêtre, la croix en main, et s'écrie en latin : "Je vous annonce une grande joie ! nous avons pour pape l'éminentissime et révérendissime monseigneur le cardinal..., qui s'est donné le nom de..." Aussitôt, les salves de canon du château Saint-Angé se mêlent au bruit des cloches, et les deux plus anciens cardinaux diacres revêtent le pape des habits pontificaux : soutane de soie blanche, ceinture de soie rouge avec agrafes d'or, rochet de batiste, camail en velours rouge, sandales de drap rouge à croix d'or, barrette rouge. L'élu se place sur un siège à l'autel ; pendant qu'il reçoit l'adoration des cardinaux, toutes les portes s'ouvrent, toutes les barrières s'abaissent, les suisses de garde entrent en tumulte. Un nouveau règne commence.

M. Dublaireau lit son journal au coin de son feu. Arrivé à l'état-civil, il bondit :

—C'est inimaginable, dit-il, ils sont stupides, ces journalistes. Ils indiquent l'âge pour les décès et omettent l'âge pour les naissances !

SANS CONCURRENCE

Depuis la découverte du BAUME RHUMAL on n'a rien trouvé qui pût l'égalier contre la toux, le rhume, la grippe.

A TRAVERS LA TERRE PAR LES RAYONS X

Les Américains nous ont habitués jusqu'ici aux choses les plus invraisemblables. La relation qui suit, si elle n'est pas un bluff, a au moins le mérite de dépasser tout ce qui a paru en ce sens jusqu'à ce jour. A l'avenir de dire ce qui en restera.

Edison, le grand inventeur électricien, vient d'être étonné au plus haut point, et on peut dire aussi, enthousiasmé, par un projet des plus hardis, et tellement invraisemblable, qu'il semble au premier abord sorti du cerveau d'un fou, que vient de lui présenter un jeune et savant Américain, M. William MacMahon, déjà très connu aux Etats-Unis.

Il s'agirait de soumettre la terre aux rayons X, de la traverser en deux points antipodiques par la lumière cathodique, et connaître ainsi, voir, sur un gigantesque écran, tout ce qu'elle renferme dans ses entrailles, tout le mystère qu'elle cache à nos yeux curieux.

Il faut croire que l'expérience, si démente qu'elle semble être, n'est pas impossible, puisque Edison encourage dès aujourd'hui avec force la tentative de son jeune compatriote américain.

M. William MacMahon, qui demeure à Carthage, sa ville natale, dans le Missouri, se livre depuis de longues années à de laborieuses recherches, à d'incessants et multiples efforts pour faire aboutir son projet. A la suite de ce travail jamais interrompu, il a acquis la croyance formelle que, d'ici peu, grâce aux découvertes qu'il a faites, la présente génération sera admise à voir à travers la terre, comme elle voit actuellement à travers le corps humain.

M. William MacMahon a imaginé un dispositif nouveau et puissant pour l'émission des rayons Roentgen.

L'expérience ne sera d'ailleurs en elle-même qu'une rigoureuse application de la radiographie, avec cette différence qu'elle atteindra des proportions inouïes. L'auteur de ce projet a prouvé que tout corps susceptible d'être traversé par la lumière d'un tube de Crookes le sera, infailliblement, malgré son volume, en un certain temps et sous une certaine lumière. Or, M. MacMahon utilise tout simplement la lumière du soleil !

L'invention du jeune Américain consiste en une cathode qui électrisera les rayons du soleil et les enverra en un faisceau de rayons X d'une force formidable sur la terre.

Cette cathode sera reliée à son antipode par un double câble électrique, qui ceindra la moitié de la circonférence terrestre et aboutira à un écran de platino-cyanure de baryum de colossales dimensions.

A ce point du monde, lors de l'expérience, il fera nuit.



L'inventeur s'élèvera alors dans un ballon captif, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de l'écran.

Tous les corps dont est composé notre globe

viendront s'y réfléchir, et, grâce à un puissant télescope muni d'un appareil photographique, M. William MacMahon pourra déterminer la composition exacte du centre de la terre, en connaître les richesses, tous les trésors, l'or, les diamants, le charbon qu'elle contient, et en prendre des clichés !

Quelle révolution économique ne s'en suivra-t-il pas ?

Seuls l'égalent notre stupéfaction et notre émerveillement !

F. DERYS.

SAVEZ-VOUS PLIER VOTRE PARAPLUIE ?

Il est quantité de gens qui tiennent le parapluie pour ridicule. Ceux-là trouvent, au moment de sortir et si le temps menace, d'excellentes raisons de se rassurer, laissent à la maison l'utile objet moisir dans un coin, et finalement, sont tout marris de leur imprévoyance lorsque l'averse les surprend.

Certes, le monumental parapluie de cotonnade que les paysans portent ingénument en bandouillère, qui, déployé, abriterait sous son dôme une famille entière, ce parapluie, baptisé "riflard" par la gaîté française, est d'une esthétique aisément discutable ; mais il en est d'autres, à manche fin, à poignée plus ou moins décorative, à plis soyeux, dont la sélection, la grâce même, n'est que peu distancée par l'ombrelle de l'élégante, qui devient de plus en plus en vogue.

Un de ces jours derniers, le ciel roulait de gros nuages. Accoudé sur l'appui de ma fenêtre, je



Disposez le plis ainsi

trouvais distraction à regarder sur le boulevard le défilé des prévoyants, porteurs de parapluies.

Hélas ! les inélégants, les disgracieux m'apparurent légion.

Qu'étaient devenus, dans les mains populaires ou bourgeoises, ces objets fins et sveltes, qu'alignent, dans les vitrines de nos grands



Serrez fortement les baleines par le haut ; maintenez-les par le bas ; roulez.

magasins, des commis experts en l'art de l'installation.

Des paquets informes ! Des rouleaux d'étoffe achetée au rabais chez le fripier !

Des êtres souffreteux, malingres, tels les malheureux à qui nos hospices donnent asile !

Des invalides, des éclopés ayant affronté le feu de dix batailles !

Des monstres ! A peine, de-ci, de-là, une forme impeccable venait reconforter mes yeux, et neuf fois sur dix, le parapluie s'agitait aux doigts d'une femme dont la mise élégante et correcte s'inspirait, jusque dans le plus petit détail, des règles du meilleur goût.



Agrafez le lacet avant d'abandonner les plis

Dis-moi comment tu roules ton parapluie et je te dirai qui tu es !

Ce détail de la tenue n'est pas aussi oiseux que l'on pense.

De même que n'importe quel soin apporté à la toilette générale, il peut aider à préjuger du caractère d'une personne.

Un de nos Pétrones modernes, et que nous avons consulté dans l'intérêt de nos lecteurs, n'a pas trouvé la question indigne de son attention.

Il a bien voulu nous donner sa théorie sur le pliage du parapluie et l'expérimenter sous nos yeux.

La pratique de cette petite manoeuvre est expliquée aussi clairement qu'il se peut par nos dessins et leurs légendes.



Le chef-d'œuvre

Combien d'autres soins, encore, l'on devrait observer pour conserver son parapluie en bon ordre.

Le plus important de ces soins est certainement, avant de le rouler, s'il a été mouillé par la pluie, de l'ouvrir et de le laisser sécher complètement.

QUELQUES CONSEILS

POUR ENLEVER LES TACHES DE ROUILLE SUR LES VETEMENTS. — Mouiller un peu la partie tachée, puis tremper son doigt dans du sel d'oseille et frotter la tache jusqu'à ce qu'elle ait disparu ; enfin, rincer à l'eau claire.

LES PLANTES AUX FENETRES. — Les plantes qui sont placées aux fenêtres courbent toujours leur tige au dehors, parce que la lumière les attire. Pour les maintenir droites, il suffit, chaque matin, de tourner légèrement le pot.

MAINS BLANCHES. — Faites cuire à point des pommes de terre, des plus blanches et des plus farineuses que vous pourrez trouver. Pelez-les, écrasez-les bien avec du lait. Pressez le jus de quelques citrons et ajoutez-y, comme parfum, quelques grammes d'essence, au choix. Vous aurez ainsi une préparation excellente rivalisant avec la meilleure pâte d'amandes.

POUR LES OISEAUX. — Pour débarrasser les canaris de la vermine, il suffit de souffler de la poudre insecticide sur ces oiseaux, lorsqu'ils dorment, et recouvrir la cage immédiatement d'une vieille serviette. Le lendemain, la serviette sera couverte de petits insectes rouges, et on la jettera dans l'eau bouillante pour les tuer. En faisant cette opération pendant quelques jours, toute la vermine aura disparu.

CONTRE LA CIGARETTE. — Jeunes gens, ne fumez pas, car rien de plus pernicieux pour votre santé. Une statistique publiée par le docteur américain, Fisk, et portant sur le travail des écoliers, nous apprend que, parmi les étudiants qui fument la cigarette, 2 pour 100 à peine se placent dans le premier quart des élèves qui tiennent les premiers rangs, tandis que 57 pour 100 occupent les derniers rangs. D'autre part, le professeur Ogg a constaté que, parmi les élèves, ceux qui fumaient étaient en retard de deux ans dans leurs études sur leurs camarades qui ne fumaient pas. N'avons-nous pas raison de dire : "Jeunes gens, ne fumez pas !"

POUR NOS ENFANTS. — Pénétrons, en bonne mère de famille, dans la "nursery", et voyons comment il convient d'entretenir le cuir chevelu et les fins cheveux de Bébé. Soins qui ont tant d'influence sur la beauté de la chevelure ! Tout d'abord, "jamais" de peigne fin qui arrache les cheveux et irrite les racines. Nettoyez avec un jaune d'oeuf délayé dans de l'eau tiède pour les "petits" enfants ; plus tard, mettez moitié eau, moitié bonne eau-de-vie ou rhum. Servez-vous d'un peu de coton ou d'une petite éponge aseptisée, pour frotter la peau si fine de ces jeunes crânes, et d'une brosse spéciale et "extrêmement douce" pour brosser les cheveux, que vous aurez eu soin de diviser et d'écarter par une infinité de petites raies en tous sens. Si, le lendemain, les cheveux sont un peu grisâtre, brossez largement. Ce nettoyage suffit une fois par semaine ; mais les cheveux de l'enfant sont peignés matin et soir, et brossés une fois par jour.

NÉNUPHARS ET LOTUS

Parmi toutes les plantes ornementales aquatiques, le Nénuphar ou lis des étangs tient certainement la première place avec ses belles fleurs et son magnifique feuillage.

Tous les Nénuphars vivent dans l'eau. Avant le printemps, la plante entière est submergée. Les feuilles commencent à se développer vers la fin de l'automne : à cette époque, elles prennent naissance sur le rhizome enfoui dans le limon du fond des eaux, mais demeurent fort petites, et totalement enroulées sur elles-mêmes pendant tout l'hiver. Ce n'est qu'au printemps suivant que les pétioles s'allongent et que le limbe vient s'étaler à la surface de l'eau en augmentant de grandeur à mesure qu'il s'élève. L'apparition des feuilles de Nénuphar n'a jamais lieu que lorsque les chaleurs printanières sont revenues de façon durable et que les gelées sont tout à fait passées. Les jardiniers le savent bien et plusieurs d'entre eux attendent, pour sortir les orangers de la serre, que les Nénuphars montrent leurs feuilles, certains qu'ils sont de n'avoir plus alors à craindre le retour de froids nuisibles à leurs arbustes. Les fleurs s'épanouissent en été parmi les feuilles et viennent, au milieu des larges taches vertes formées par celles-ci, jeter une note éclatante avec leurs belles teintes jaunes ou blanches. Fleurs et feuilles flottent toujours à la surface de l'eau ; si le niveau de celle-ci vient à monter, les pétioles s'allongent de telle façon que la plante ne soit pas submergée.

A la même famille des Nénuphars appartient cette merveille du règne végétal qu'on appelle "Victoria regia", aux fleurs blanches de 35 à 40 centimètres de diamètre et aux feuilles de 2 mètres de diamètre au pourtour relevé perpendiculairement sur 5 à 6 centimètres de diamètre.

D'Orbigny raconte dans ses voyages que le fameux botaniste Haenke, navigant en pirogue sur le Rio Manoré, un affluent de l'Amazonie, avec un missionnaire, et découvrant la Victoria regia, fut transporté d'admiration, se précipita à genoux, adressant à l'auteur d'une si magnifique création les hommages de reconnaissance que lui dictaient son étonnement et sa profonde émotion.

Depuis une quarantaine d'années, la Victoria regia fait l'ornement des jardins botaniques. Cette plante a fleuri en France pour la première fois en 1854, à Marseille. Notre gravure représente l'exemplaire en fleurs du jardin de Kew : il fut rapporté du bassin de l'Amazonie.

Dans les premiers temps, la culture de Victoria passait pour très difficile. On croyait nécessaire de brûler la terre dont on couvrait le fond de l'aquarium, afin de la purger de tous les débris organiques qu'elle pouvait contenir, et qui au-

raient, pensait-on, corrompu l'eau ; on regardait de plus comme non moins indispensable de communiquer à cette eau un certain mouvement pour l'entretenir dans un état d'aération constant. Mais l'expérience n'a pas tardé à faire reconnaître que c'étaient là des précautions à peu près inutiles. On se borne aujourd'hui à prendre de la terre au fond d'une rivière, ou même de la terre franche ordinaire, et on met dans l'aquarium quelques cyprins dorés de la Chine, dont les ébats suffisent pour communiquer à l'eau l'agitation nécessaire. Ce qui est plus essentiel, c'est de renouveler cette eau graduellement et de la tenir à une température élevée, par exemple à 24 ou 25o centigrades pendant la nuit, à 30 ou 32 pendant le jour, au moins dans la période où la végétation de la plante est dans toute sa force.

A côté des Victoria regia s'élèvent les superbes Lotus (Nelumbium speciosum), le otus sacré des Egyptiens, aux belles fleurs roses, dont ont parlé Théophraste et Hérodote. Les descriptions des anciens étaient si exactes que les voyageurs modernes, en retrouvant le Nelumbo dans l'Inde, n'ont pas hésité à l'identifier avec le lotus sacré.

Les feuilles des Nelumbo ne flottent point sur l'eau à la façon de celles des Nénuphars, mais s'élèvent au-dessus de la surface à une distance qui peut être parfois celle d'un mètre. Ces feuilles sont très sensiblement orbiculaires, peltées et larges de 50 à 70 centimètres environ. Elles présentent à peu près la forme d'une vasque profonde de trois pouces dont les bords sont ondulés ; on pourrait également les comparer au pavillon d'un cor de chasse. La face supérieure en est recouverte d'un velouté très fin sur lequel l'eau coule par gouttes semblables à des globules de cristal.

La pluie en tombant remplit ces coupes élégantes, qui se vident lorsque le vent vient à faire onduler et céder leurs longs pétioles.

Les fleurs du Nelumbo d'Orient sont le plus souvent de couleur rose et ressemblent beaucoup, avant de s'épanouir, à d'énormes tulipes ; Hérodote les comparait à des lis.

Dans tous les pays où croît le Nelumbo, la fleur du Lotus est l'objet d'un véritable culte et d'une vénération toute particulière. Au Tibet, dans l'Inde, dans la Chine et dans le Népal, elle sert à orner les temples et les statues des idoles, elle compte dans les attributs de la divinité.

La mythologie des brahmes attache au Lotus une signification symbolique : sa naissance au sein des eaux l'a fait considérer comme le symbole de la génération. Une fleur de Lotus sert de siège à Brahma, et c'est sur une feuille flottante de cette plante aquatique que Vishnou s'avance sur les eaux, au premier jour de la terre.

Le Lotus des anciens Egyptiens fut une des plantes les plus célèbres dans l'antiquité. Nais-



LES NÉNUPHARS OU LIS DES ÉTANGS

sant chaque année avec les eaux d'un fleuve qui ne sortait de son lit que pour féconder la terre, s'élevant au milieu des campagnes jadis désertes, qu'elle embellissait alors de ses splendides corolles, utile et cultivée pour servir à l'alimentation de la classe laborieuse de la population, cette plante pouvait être regardée comme le signe d'une heureuse abondance et le gage sacré de la faveur des dieux. D'ailleurs, pour ces peuples à l'imagination primitive, la fleur sortant des eaux en même temps que le soleil pour y rentrer avec lui à la fin de la journée, semblait avoir une relation mystérieuse avec l'astre du jour, c'est pourquoi ils en avaient fait un des attributs d'Osiris, le dieu du soleil, toujours représenté dans les peintures égyptiennes avec des fleurs du Lotus sacré.

Depuis le commencement du siècle, le "Nelumbium speciosum" a été naturalisé en France, où il fut introduit au jardin botanique de Montpellier par le célèbre botaniste Delile, à la suite de l'expédition d'Égypte. Parfaitement acclimaté en France maintenant, le Nelumbo occupe une des premières places comme plante aquatique d'ornement. Sous le climat de Paris, il ne fleurit que si les rhizomes sont soustraits à l'action de la gèle.

MOTS POUR RIRE

Dans une audience où l'on faisait beaucoup de bruit, le juge dit :

—Huissier, qu'on fasse silence, cela est étrange le bruit que l'on fait. Nous avons jugé je ne sais combien de causes sans les entendre.

* * *

Lui. — Je me sens malade, ma chère. Promets-moi que si je meurs, tu ne te remarieras pas.

Elle, tristement. — Meurs d'abord, mon chéri. Je promettrai sur ton tombeau pour donner à mon serment plus de solennité !

* * *

En cour d'assises, le président à l'accusé : —Voyons, expliquez à MM. les jurés comment vous avez pu, tout seul, vous emparer de ce coffre-fort, qui est très lourd ?...

—Ce n'est pas la peine, refuse le cambrioleur ; ils ne pourraient jamais en faire autant...

* * *

A la cour d'un grand duché d'Allemagne, un courtisan lit une pièce de vers.

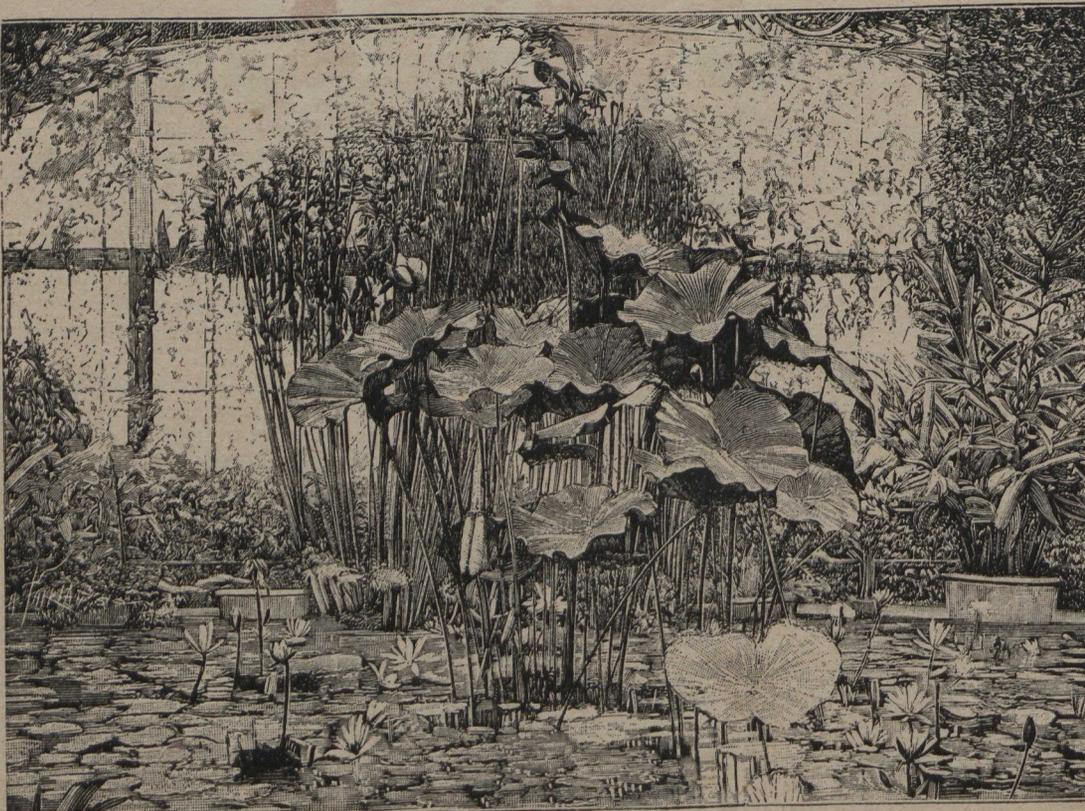
Un chambellan se penche à l'oreille de son voisin :

—Quel est l'idiot, demande-t-il, qui a composé...

—Chut ! répond l'autre... c'est une oeuvre du grand-duc lui-même.

Mais le chambellan, élevant la voix, continue la phrase commencée :

— ... qui a composé cette oeuvre de génie !



LOTUS SACRÉ DES JARDINS DE KEW

CÀ ET LÀ

CE QUE FONT LES FEMMES EN ANGLETERRE

Voilà ce que nous apprend une statistique tout récemment publiée :

« Beaucoup, comme ailleurs, sont médecins, employées d'administrations publiques, voire architectes. On s'étonne davantage d'en voir plusieurs centaines matelots, pilotes ou débardeurs, et l'on s'étonne plus encore d'en trouver quatre qualifiées "valets d'écurie". Mais, où la stupéfaction est complète, c'est quand on lit qu'une fillette de dix ans est comptable, et que deux sont, dans une secte religieuse, utilisées comme prédicatrices ambulantes ! »

ANECDOTE

A Péterhof, au temps d'Alexandre 1er, les grands seigneurs russes rivalisaient de luxe avec le souverain. Parmi eux, le plus factueux et le plus prodigue, était le prince Nariskine. Chaque fois qu'il se ruinait, — et cela lui arrivait souvent, — l'empereur lui venait en aide sous des formes amusantes. Un jour que Nariskine avait perdu au jeu une fortune, Alexandre lui offrit un volume dont les feuillets étaient 100,000 roubles. Quelque temps après, Nariskine, rêveur, rencontre Alexandre.

— Qu'as-tu donc, demande celui-ci.

— Sire, vous m'avez envoyé un livre fort intéressant ; j'attends le second volume.

Le soir même, Nariskine reçut d'Alexandre un volume semblable au précédent. Seulement, sur la couverture, Alexandre avait fait écrire "Tome second et dernier".

PLUS D'ALIMENTS CUIITS

Il vient de se fonder à Chicago, sous le nom de "Chicago Raw Food Society", une Société dont les membres, au nombre de vingt-trois, hommes et femmes, ont pris l'engagement de ne plus manger d'aliments cuits. Dans la séance où a été organisée la société, le président a prononcé un long discours dans lequel il a dit entre autres choses : "Jamais un chêne n'est sorti d'un gland brûlé, le mais cuit ne germera jamais si on le plante, les châtaignes grillées n'ont jamais produit un châtaignier, et on n'a jamais récolté d'arachides en plantant qui aient été grillées. Tout ce qui est vivifiant dans n'importe quoi est détruit par le feu."

La Société a ensuite adopté une constitution et un programme d'où nous détachons le passage suivant : "Nous avons la ferme conviction que l'homme pourrait vivre beaucoup plus longtemps, en proportion du nombre d'années nécessaire pour son développement, s'il ne se nourrissait que d'aliments crus. La mauvaise santé serait l'exception plutôt que la règle, et la peste ainsi que les autres maladies contagieuses disparaîtraient de la terre. Nous croyons que les enfants qu'on aura élevés en leur faisant manger des aliments crus deviendront des géants au physique et au moral."

L'expérience ne sera pas localisée à Chicago, car la nouvelle Société a décidé de tâcher d'organiser des sociétés correspondantes dans tous les Etats-Unis.

UN TOUR DE FORCE

On raconte qu'Alexandre Dumas père improvisa, devant le comité de lecture de la Comédie-Française, les cinq actes de Mademoiselle de Belle-Isle, un volumineux cahier de papier... blanc sous les yeux.

Georges Bizet, le célèbre musicien, auteur de "Carmen", exécuta, lui aussi, un tour de force analogue.

Il entre un jour chez M. Carvalho, alors directeur du théâtre Lyrique :

— Je vous apporte un opéra, lui dit-il, "La Jolie Fille de Perth".

— Très bien...

— Voulez-vous l'entendre ?

— Avec plaisir.

Le compositeur s'assied au piano, prélude et

joue sans s'arrêter, deux heures de suite. M. Carvalho l'écoutait, ravi.

— C'est superbe, s'écria-t-il après la dernière note... Mais comment avez-vous pu jouer ainsi trois actes sans partition ?

— Je jouis d'une mémoire excellente.

— Bigre !... Je reçois votre "Jolie Fille..." Quand me l'apportez-vous ?

— Dans quatre mois... Le temps de mettre ce que vous venez d'entendre sur le papier... car il n'y a pas une seule note d'écrite !

ENFANTS A VENDRE !

Il existe en Hongrie un marché d'enfants, dû à l'initiative du directeur de l'orphelinat de Temesvar. Cet homme intelligent a imaginé de tenir un marché mensuel de tous les enfants confiés à ses soins et dont pourront se rendre acquéreurs tous ceux qui désirent adopter un ou plusieurs enfants, choisis parmi ceux ainsi exposés en vente.

Le premier marché d'enfants ainsi tenu fut un beau succès pour l'orphelinat de Temesvar. Sur trente enfants mis aux enchères, dix-neuf furent achetés par des personnes au moins aisées. Tous ces orphelins, désormais pourvus de parents, étaient au nombre de cinq garçons et de quatorze filles, d'âges variant entre un et dix ans.

Au sortir du marché, une dame riche s'en fut droit à l'étude de son notaire pour y dresser son testament en faveur de sa fille adoptive, qui devint du coup l'héritière présomptive d'une fortune de cent mille dollars !

HOMMAGE A LA VERTU !

Le banquier J. V... vient d'être arrêté. C'était un bien gentil garçon, et mondain, et pas avare : l'argent de ses clients ne dormait pas longtemps dans ses coffres-forts !

C'est justement ce que l'on disait dans un salon qu'il avait longtemps fréquenté. Et les langues d'aller leur train, et les prophètes après coup de se dévoiler : chacun avait bien prévu que cela finirait ainsi, personne n'en a été surpris.

— Et pour combien en aura-t-il ? demanda le baron de L..., son plus intime ami.

— Cinq ans de prison, au moins !

— Vraiment ? Ma foi, répond le baron, très calme, c'est la seule chose qu'il n'aura pas volée !

PHOBIES ET ANTIPATHIES

Un de nos confrères vient de faire une enquête très intéressante au sujet des phobies, c'est-à-dire des frayeurs irraisonnées que certaines gens éprouvent pour certains animaux et certaines choses.

Le fait est qu'il y a des antipathies naturelles qui sont bizarres. On a vu des personnes qui s'évanouissaient à l'odeur des roses et qui aimaient celles des jonquilles et des tubéreuses ; un gouverneur de ville frontrière qui tombait en convulsion à la vue des oeufs de carpe ; une dame sujette à la même incommodité à la vue d'une écrevisse cuite. Erasme, qui était né à Rotterdam, avait tant d'aversion pour le poisson, qu'il n'en pouvait même sentir sans avoir la fièvre ; et si l'on en croit Ambroise Paré, une personne fort considérable ne voyait jamais d'anguille dans un repas qu'elle ne tombât en défaillance. Jamais Joseph Caliger ne mangea de lait ; Cardan avait horreur des oeufs ; Jules-César, Scaliger du cresson ; Ladislas Jagellon, roi de Pologne, des pommes ; et si l'on en faisait sentir quelque une à Du Chesne, secrétaire de François 1er, il lui sortait une prodigieuse quantité de sang par le nez. Henri III ne pouvait demeurer dans une chambre où était un chat ; le maréchal duc de Schomberg, gouverneur du Languedoc, avait la même aversion. L'empereur Ferdinand fit voir à Inspruck, au cardinal de Lorraine, un gentilhomme qui avait tant peur des chats, qu'il saignait du nez à les entendre seulement de loin.

Il y en a qui ne sauraient voir des araignées, et l'on sait que les Chinois s'en font un régal. M. Vanghneim, grand veneur de Hanovre, tombait en faiblesse, ou s'enfuyait quand il voyait un co-

chon rôti. Le philosophe Chrysippe avait une si grande aversion pour les révérences, qu'il tombait quand il était salué ; et, ce qui paraîtra beaucoup plus bizarre, Fabrice Campani assure que don Juan Rol, chevalier d'Alcantara, tombait en syncope quand il entendait prononcer "lana", quoique l'habit qu'il portait fût de laine.

L'ANGLAIS ET LES CHEVEUX

Nous avons raconté comment la princesse de X..., ex-ambassadrice d'Autriche à Paris, avait,

en échange d'un billet de mille francs pour les pauvres, accordé à un riche financier ce qu'elle n'avait encore jamais donné à personne : un solide coup de pied... dans le dos.

La princesse ne s'en tint pas à ce spirituel exploit.

Ces jours derniers, à Vienne, Mme de X... offrait quelques bibelots à un lord anglais, fort riche, qui se mêla d'être fort galant.

— Je donne à vous mille francs de un de vos cheveux, dit-il à Mme de X...

Celle-ci le prit au mot... et lui donna un cheveu moyennant quarante louis. L'Anglais le mit précieusement dans son portefeuille en cuir de Russie et s'en fut en remerciant. Le soir, la princesse raconta à son mari ce qu'elle avait fait pour ses pauvres, et, avec une malice charmante, elle détacha de sa coiffure une longue "anglaise" en faux cheveux.

— Et dire que le pauvre homme, s'écria-t-elle en riant, a payé mille francs un de ces cheveux-là !

VICTOR HUGO ET RACHEL

Victor Hugo aimait à courir les rues. Dans une de ses promenades, il rencontra Rachel, qui chantait dans les rues, près de l'Observatoire. Elle faisait la quête. Victor Hugo lui donna une pièce d'or.

— Oh ! dit Rachel, si on voulait me faire des chansons !

Le poète prit des papiers dans sa poche.

— Tenez, mon enfant, fit-il, voilà des strophes qu'un de mes amis veut mettre en musique : chantez-les sur un vieil air, j'aime les chansons des rues !

C'est ainsi que Victor Hugo découvrit Rachel, ou, du moins, c'est ce que conte Arsène Houssaye, dans ses "Mémoires".

LE SIAM INCONNU

La "Revue", ancienne "Revue des Revues", publie sur les coutumes siamoises un article documenté dont voici un curieux passage :

"Les cadavres des pauvres et des criminels sont l'objet de procédés révoltants. Dans un des temples, on nourrit une bande d'une centaine de vautours. Cet oiseau à l'aspect repoussant ; lorsqu'on le voit perché sur le toit du temple ou sur un mur, silencieux, solennel et sale, attendant sa pâture, il provoque un involontaire frisson d'horreur. Ces vautours siamois se repaissent de cadavres d'indigents et de criminels. On apporte le corps, que l'on laisse à l'abandon dans la cour du temple, et les rapaces arrivent en masse à tire d'aile. Les préposés à ce service funèbre repoussent d'abord les oiseaux à coups de perche ; un de ces hommes sinistres ouvre le cadavre avec un couteau, détache quelques entrailles et les jette aux vautours ; puis il se retire. Alors, les oiseaux redescendent en foule et font la curée. Au bout de quelques instants, il ne reste plus que les ossements blanchis et raclés. C'est un spectacle écoeurant. On ne peut nier, cependant, que cette méthode répugnante a sa raison d'être, et qu'elle est préférable à l'inhumation dans un sol humide qui ne peut exhaler que des effluves pestilentiels. Les ossements sont recueillis, enfermés dans une boîte en bois et livrés au feu."

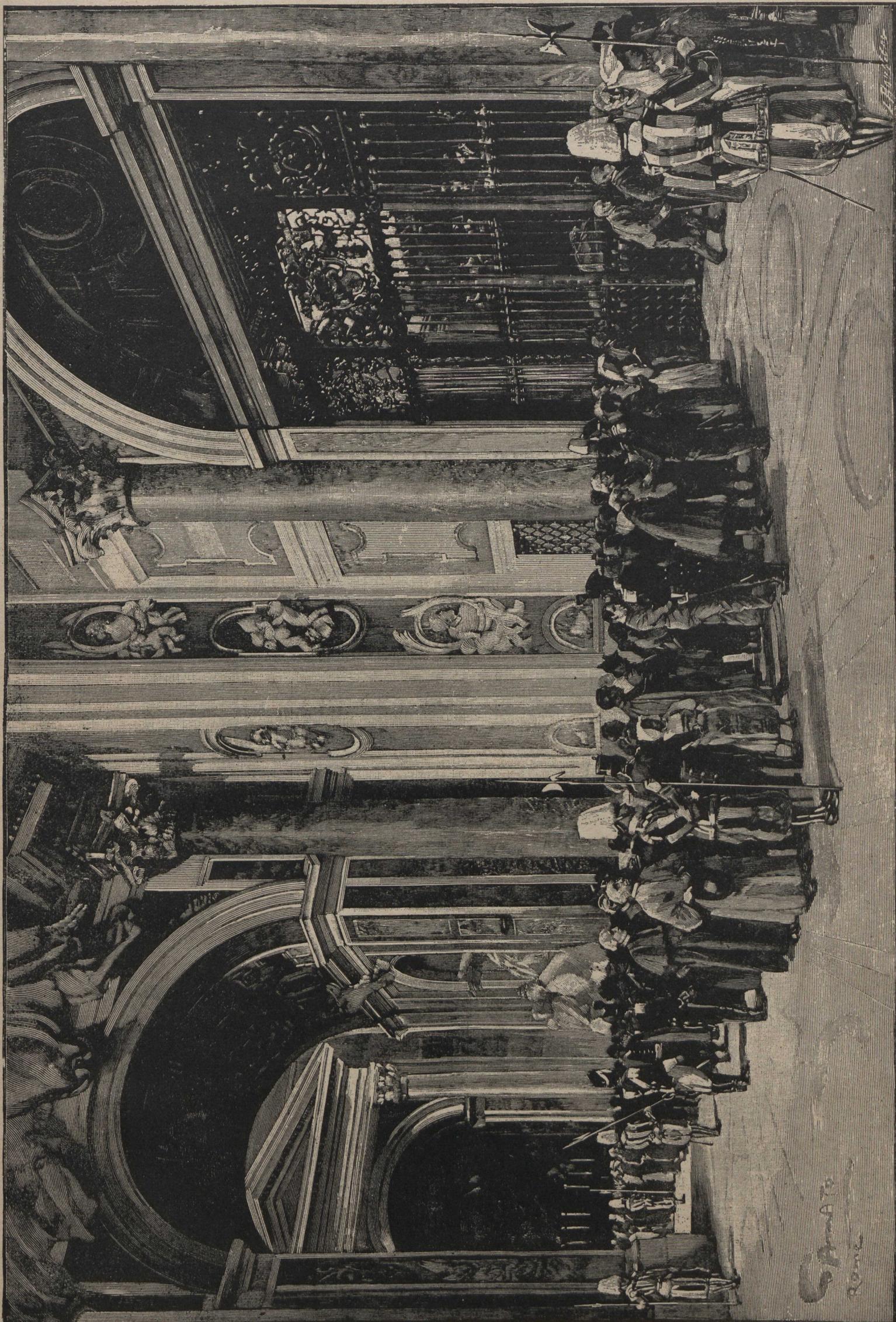
ARBRES SANS FEUILLAGE

On trouve, dans certaines parties de l'Australie, des forêts dont les arbres sont entièrement dépourvus de feuillage. Ces arbres respirent par le moyen de menues tiges qui, probablement, jouent le rôle de feuilles. Ils sont connus sous le nom d'acacias aphyllés, ou sans feuilles.





LA MORT DE LÉON XIII.—Constatation du décès par le cardinal camerlingue, Mgr Oreglia



LA MORT DE LÉON XIII. — Le public défilant devant le corps exposé, pour le "baise-pied," dans la chapelle du Saint-Sacrement de la basilique de Saint-Pierre

HISTOIRE D'UN JAGUAR ET D'UN PETIT CHIEN

Il se peut que ceci soit plutôt un titre de fable. Croyez bien, cependant, que l'imagination, l'invention, ne joue aucun rôle dans le récit suivant : c'est une page vécue, dans toute l'acceptation du mot.

Au reste, c'est un préjugé très répandu parmi les Européens que les fauves — lions, tigres, panthères, jaguars ou léopards — se jettent sur l'homme aussitôt qu'ils l'aperçoivent. Si le contraire ne se produit pas toujours, on peut affirmer, avec tous les grands chasseurs de bêtes féroces, que la plupart de ces carnassiers n'attaquent pas l'homme les premiers, à moins, naturellement, d'être attaqués par lui, ou bien encore d'être poussés par une faim violente. Il faut aussi détruire cet autre préjugé que l'homme est, pour ces redoutables bêtes, le mets supérieur par excellence. Dût notre orgueil de roi de la création en souffrir, nous ne sommes pas pour ces messieurs un dîner si succulent qu'ils ne préfèrent s'offrir, au lieu d'une côtelette humaine, une côte de chien. L'histoire vraie que vous allez lire vous en fournira la preuve.

La veille, en partant de Tegucigalpa, l'antique capitale du Honduras, notre guide, Oscar Glover, un Irlandais "indianisé" par un séjour de plus de vingt ans dans les Cordillères, nous avait dit :

— Demain soir, nous bivouaquerons au Tigré.

Et ce mot de "Tigré" m'avait d'avance émotionné, moi, nouveau venu, encore peu fait aux mystères de la forêt vierge : n'était-ce pas le terme que les "Hondureños", comme d'ailleurs tous les habitants de l'Amérique latine, employaient pour désigner indifféremment le jaguar et la panthère ?

Je m'étais bien promis d'interroger Glover au sujet de ce nom donné à l'un des nombreux fleuves ou rivières que nous devions traverser, pour parvenir jusqu'aux mines du Rosario, but de notre voyage. Mais l'occasion ne s'était pas présentée, pendant nos deux premières journées. En sa qualité de guide et de chef des "arrieros" (muletiers), Glover était fort occupé

à surveiller l'équilibre des charges, que les mouvements capricieux des bêtes de somme et la nonchalance nationale de leurs conducteurs, compromettaient à tout instant.

Ceux qui n'ont jamais voyagé à travers une forêt tropicale ne peuvent se faire une juste idée des tourments qu'éprouve un chef de caravane. La "route", dans le sens européen que nous lui donnons, n'existe pas sous les tropiques : on n'y connaît guère que la "trocha", étroit sentier ouvert dans la forêt à coups de hache et de "machete".

Si la route existe, elle n'est bientôt que "nominale". Je m'explique. Il se peut qu'un ingénieur, grassement payé par le gouvernement établi, ait ouvert une vaste tranchée dans la forêt, aussi spacieuse que nos grandes routes nationales. Cela est merveilleux pendant tout un été [trois mois !] Mais arrive la saison des pluies ! Le beau chemin, en huit jours, se transforme en fondrière, se métamorphose en un amas de boue mouvante, où s'engouffrent bêtes, charges et cavaliers.

Aussi, les caravanes s'empressent-elles d'abandonner le "camino" pour revenir à la modeste "trocha", qui serpente entre les arbres et se déplace selon la saison et l'abondance de boue. Mais malheur au cavalier qui n'a pas le geste prompt ! Ses genoux feront plus d'une fois connaissance

avec les troncs d'arbres qui bordent l'étroit sentier. Et malheur surtout aux bagages fragiles ! Combien en ai-je vues, de dames-jeannes de vin ou d'"aguardiente", se fracasser à un brusque écart de la mule !

Et sans parler d'autres accidents, comiques ou tragiques, qui, s'ils rompent la monotonie du voyage, n'en font pas moins le désespoir du "capataz", du chef des muletiers. Parfois, deux bêtes, qui s'entêtent à ne pas se céder le pas, se précipitent ensemble dans un "canon", étroit couloir creusé dans le roc par un ancien torrent ; elles y passaient aisément l'une après l'autre, elles et leurs charges ; à vouloir passer à deux de front, elles se trouvent coincées comme en un étai ; plus elles poussent, plus elles se trouvent engagées. Et c'est tout un travail que de les retirer de l'étai, que de refaire les charges, que de raccommoder les harnais brisés.

Parfois aussi, un mulet, aussi rusé que paresseux, se laissera couler au fond d'un ravin, dont il aura auparavant — croyez-le bien ! — mesuré d'un coup d'oeil sagace la profondeur. Il faut arrêter la caravane, descendre à plusieurs pour décharger la bête et pour remonter la charge. Si le mulet reçoit quelques coups d'"azote" bien gagnés, en revanche, il se ménage par sa ruse une bonne heure de repos, pendant laquelle il trouvera bien à tondre quelque touffe d'herbe.

Ceci dit pour expliquer qu'Oscar Glover, notre "Irlando-Indien", n'avait pas eu un moment à lui

par quelque monstrueux "lagarto" (caïman). Et, précisément, c'était bien de fauves que nous cautions, Glover et moi, en fumant nos pipes, étendus tout habillés dans nos hamacs.

Le repas du soir avait été expédié hâtivement, car, tous, nous tombions de fatigue. Mais, comme il arrive souvent après une journée plus rude que les autres, le sommeil était long à venir. De plus, c'était la première nuit que j'allais dormir au milieu de la forêt vierge, et le saisissement que j'éprouvais — j'avais l'âge des roses illusions, vingt-deux ans — menaçait de me laisser longtemps en éveil.

D'ailleurs, les confidences de Glover n'étaient pas de nature à me faire tomber dans "le sommeil du juste". Profitant du voisinage de nos deux hamacs, je venais enfin de lui poser ma question :

— Pourquoi appelle-t-on cette rivière, le Jaguar ?

— Parce que ses rives sont le rendez-vous de tous les "tigres" du pays, qui viennent s'y abreuver, m'avait répliqué mon interlocuteur.

— "Vamos !" fis-je d'un ton incrédule. En avez-vous vu souvent, des jaguars, don Oscar ?

— Souvent ! fut sa réponse laconique.

— Ici même ?

— Ici même.

— Combien de fois ?

— Chaque fois que j'ai accroché mon hamac sur cette grève.

Un petit frisson, qui me courut soudain le long

de l'échine, arrêta sur mes lèvres le rire fanfaron que je croyais de ma dignité de jeune homme de faire retentir. Passant d'un extrême à l'autre, et tandis que mon voisin me narrait, à l'appui de son dire, quelque aventure en forêt, je tournais la tête à gauche, à droite, suivant d'un regard anxieux les points lumineux et voletants que les scarabées-de-feuardaient dans les sombres profondeurs de la forêt, et qui, en mon effroi naissant, me semblaient les yeux de fauves rôdeurs...

— Tenez ! Voulez-vous un autre exemple ? demanda Glover, en rallumant sa pipe.

Mon silence lui faisait croire que le récit qu'il venait d'achever avait triomphé de mon insomnie.

— "Como no !" répondis-je avec un enthousiasme exagéré.

A parler franc, le "trac" — un trac abominable — peu à peu m'envahissait, me paralysait, à entendre ses anecdotes lugubres ; et je tremblais, pour ma réputation, qu'il ne s'aperçût de la nature spéciale de mon émotion.

— "Bueno !" C'était il y a six mois. Avec cinq hommes, des nègres de la côte, je taillais la "trocha" dans la forêt, en prévision de votre arrivée. Pendant trois jours, pour ne pas avoir à emporter de l'eau, nous revenions coucher sur cette plage. "No me oye usted ?"

De nouveau il m'interpellait directement, persuadé que je m'étais assoupi. Il ne se trompait pas de beaucoup, cette fois. La fatigue triomphait de ma peur ; le sommeil, invinciblement, me terrassait. Et je fis un effort : on a son point d'honneur, même en forêt vierge, et avec quinze à vingt lieues de chemins atroces dans le corps !

— "Qué si le oigo à usted, amigo ?" Mais bien sûr ! Et avec mes deux oreilles !

C'était l'effort suprême. Je perçus vaguement qu'un de ses cinq nègres s'était écarté le soir du campement, malgré sa défense formelle, qu'on avait entendu un rugissement étouffé, des cris d'appel, un bruit de lutte, des clapotis dans l'eau...

Et sans doute que Glover acheva son dramatique récit pour les scarabées et pour les étoiles : la main sur mon revolver, je m'étais assoupi...



Le jaguar avait agrippé dans ses puissantes griffes la malheureuse bête, déjà morte d'effroi

pendant les deux premières journées de marche. Mais, ce soir-là, nous avons décidé de camper plus tôt que de coutume : d'abord pour profiter des eaux limpides du Tigré, car nous aurions le lendemain à couvrir de nombreux kilomètres avant de retrouver de l'eau potable ; et aussi parce que nous devons attendre en cet endroit un petit troupeau de boeufs parti bien avant nous de la ville, mais que nous avons dépassé en route.

Avant d'entrer dans le vif du récit, je dois noter un incident qui a son importance. Oscar Glover était marié à une Indienne civilisée. En acceptant de nous accompagner, il avait mené sa femme chez un de ses parents de la ville, où elle devait rester pendant les six mois que dureraient l'absence du mari.

Or, le matin même de notre départ, un chien de petite taille — presque un chien de salon — qui appartenait à Mme Glover, s'était enfui de la maison pour retrouver son maître. Furetant à tous les carrefours de la ville, et se fiant au merveilleux instinct de la gent canine, la brave petite bête avait éventé nos traces. A quatre ou cinq lieues de Tegucigalpa, en pleine forêt, toute halestant et épuisée, elle nous avait rejoints. Et c'était miracle qu'elle n'eût pas été dévorée en route par l'un des nombreux fauves qui pullulent dans ces régions, ou happée, au passage d'une rivière,

Quelle heure était-il, lorsque mon sommeil s'interrompit brusquement ? Notre feu de bivouac s'était éteint. Tout était calme autour de moi ; à vingt verges, sur le sable de la petite plage, les muletiers ronflaient. Et je murmurai, en sentant, dans l'épaisse nuit, remuer le hamac de mon compagnon :

— "Qué hay ! hombre !" Qu'y a-t-il ?

— "Silencio !"

— "Pero, dígame..." Enfin, dites-moi...

— Vous n'entendez pas, au loin ? demanda-t-il d'une voix à peine perceptible, et en étendant le bras de mon côté, comme pour me chercher dans l'ombre.

— J'entends bien. Des miaulements de chat ?

— "El tigre !"

Il n'y avait pas de terreur dans ces deux mots prononcés à voix basse, seulement une vague inquiétude. Prêtant l'oreille, et, pour un instant, secouant mon sommeil, je remarquai que les miaulements, plus sonores que ceux du chat domestique, mais modulés pour ainsi dire sur le même diapason, étaient produits par au moins deux animaux.

— "Deben ser dos machos." Ce sont sans doute deux mâles, prononça Glover, après avoir longuement prêté l'oreille.

— "Qué importa ?"

— Ils sont plus audacieux, plus redoutables. Mais je vous garantis que s'ils s'aventurent à portée de revolver...

— Faut-il réveiller les hommes ? demandai-je.

— Inutile ! Ce n'est pas à nos hommes qu'ils en veulent, mais à mon chien !

De fait, et comme s'il eût senti le péril qui, d'après Glover, le menaçait exclusivement, le petit chien, endormi tout d'abord sous le hamac de son maître, s'était levé en jappant sourdement. Je n'en vis guère plus long : le sommeil, de nouveau, m'abattait, en dépit des miaulements qui se faisaient plus distincts ; et j'eus conscience (de dessous mes paupières alourdies) que Glover se penchait hors de son hamac, qu'il saisissait le petit chien par la nuque, qu'il le plaçait à côté de lui...

Une fois de plus, j'étais parti pour le royaume des songes.

Et, de nouveau, j'en fus rappelé pour remplir d'un spectacle fantastique mes yeux épouvantés. Un frôlement très doux m'avait soulevé légèrement par-dessous, balançant mon hamac. Mes yeux, à demi-ouverts, regardaient, sans la voir, une forme dressée tout contre moi. Et puis, soudain, un cri de douleur me fut une révélation : la forme dressée tout contre moi était celle d'un jaguar de grande taille, et le cri de douleur était poussé par le petit chien.

Et je compris ! Pendant mon sommeil, les jaguars, miaulant à la proie, avaient continué à se rapprocher. L'un d'eux, plus hardi que les autres, après avoir rôdé silencieusement autour de nos deux hamacs, avait éventé la retraite du chien, et, avec sa souplesse de félin, s'était dressé sur ses pattes de derrière, puis, d'un geste sûr, avait agrippé dans ses puissantes griffes la malheureuse bête, déjà morte d'effroi.

Et l'audacieux larron eût pu s'évader inaperçu avec sa proie — dans mon demi-sommeil, je l'eusse pris pour une apparition fantastique ! — sans la maladresse de l'autre patte de devant, qui, légèrement, se posa sur l'épaule de Glover. Avec le prompt coup d'oeil du vrai trappeur, mon compagnon s'était rendu un compte exact de la scène. Saisissant sa carabine accrochée à portée de la main, et sans songer que la balle pouvait s'égarer, blesser un homme ou même tuer le chien, il pressa la détente, sans autre résultat, d'ailleurs, que d'éveiller le camp en sursaut.

— "Los Indios ! Los Indios !" hurlaient déjà plusieurs métis, persuadés qu'il s'agissait d'une attaque à main armée.

Et les échos de l'immense forêt s'émurent pendant plusieurs minutes des détonations que tous les membres de la caravane crurent de leur devoir de faire retentir, pendant qu'au loin, sous quelque buisson épais, le jaguar achevait de dépecer notre pauvre petit compagnon, le chien de Pépita Glover.

L'ARBRE À CHANDELLE

Il n'y a pas de raison pour que les animaux conservent le privilège de fournir le suif nécessaire à la confection de la chandelle ; nous avons des plantes qui sont toutes disposées à y collabo-

rer activement, et nous aurions mauvaise grâce à ne point encourager ces dernières, étant donné que ces plantes vivent dans nos colonies et peuvent aider au développement commercial de celles-ci.

L'arbre à suif de l'Indo-Chine, notamment, le "cây-soi" des Annamites, a depuis longtemps fait ses preuves. C'est un arbre élégant, de 20 à 25 pieds de hauteur, et dont le feuillage rappelle un peu celui du tremble : son nom scientifique est "Stillingia sebifera". Il pousse dans une grande partie de l'Indo-Chine, et, dans certaines provinces, il est exploité pour ses feuilles, dont la décoction donne une belle teinture noire réservée pour la coloration des soies. Les oiseaux sont très avides de ses graines ; ils les avalent et propagent l'espèce en les semant à droite et à gauche, au cours de leurs excursions, par un procédé que l'on devine sans peine : de là l'habitat étendu de l'espèce. Or, ces graines sont, depuis un temps immémorial, exploitées en Chine. Il n'y a pas de raison pour qu'elles ne soient pas utilisées en Indo-Chine aussi ; il n'y a pas de raison pour que nous n'en tirons pas, nous aussi, les substances grasses et les huiles que les Chinois ont depuis longtemps su y découvrir et dont ils se servent couramment. L'arbre à suif pousse sans culture et sans soins spéciaux ; il commence à produire vers l'âge de cinq ans, et il fournit chaque année de 25 à 30 kilogrammes de graines. La manière de procéder est très simple. Les fruits sont récoltés d'octobre à décembre, à peu près comme les olives, et, comme les olives, ils sont broyés dans des moulins. Le produit varie toutefois selon le procédé de fabrication. Si l'on broie le fruit entier, on obtient une huile concrète, qui a

nom "mou-iéou", et qui est propre à la fabrication des chandelles.

Si on laisse dessécher les fruits avant le broyage, de manière à séparer le noyau et le péricarpe, et si l'on broie ensuite séparément les noyaux et les péricarpes, on obtient des produits différents. Avec les péricarpes on a une huile concrète encore, qui sert à faire des chandelles : c'est le "pi-iéou" ; avec les noyaux, on obtient une huile fluide, le "tsé-iéou", qui est combustible et combustible à la fois. Elle sert tantôt d'huile à brûler, tantôt d'huile à assaisonner. Bien qu'assez rudimentaires, les procédés de fabrication des Chinois donnent de très bons résultats : le rendement est assez élevé. Le "mou-iéou", qui se rapproche le plus du suif animal, vaut une quarantaine de francs par 100 kilogrammes. Les produits chinois ne sont pas inconnus des stéarinières européens ; ceux-ci achètent et travaillent le suif végétal "prima" (qui est le "pi-iéou") et le suif "secunda" (mélange du "mou-iéou" et de "pi-iéou") ; et le suif végétal chinois pénètre largement sur les marchés américains et européens. Dans ces conditions, il serait tout indiqué que l'exploitation et la culture de l'arbre à chandelle fussent encouragées en Indo-Chine. Il n'y a pas lieu de pousser les colons dans cette voie : ce sont les indigènes qu'il faut plutôt y engager : ils se contentent de petits bénéfices, et la main-d'oeuvre ne leur coûte guère. L'arbre à chandelle pourrait peut-être rendre des services dans d'autres pays. C'est une espèce assez robuste ; elle n'a nullement besoin du climat tropical ; elle pousse dans le midi de la France, où elle a été importée, et est cultivée aux environs de Perpignan.



UN DUEL AU MEXIQUE ENTRE COWBOYS

UNE CONQUÊTE PACIFIQUE

On décerne le rôle de conquérant à l'homme qui a su ravir à ses semblables des territoires par la force brutale. Combien plus noble, pourtant, la tâche de ceux qui conquièrent des territoires sans faire de tort à personne. Cependant, on en parle peu ; c'est que leur conquête, toute pacifique, n'a pas fait de bruit et que le progrès économique qui en résulte dispense de la popularité, semble-t-il.

Des plaines entières du nord de l'Europe, et particulièrement de la Hollande et de l'Allemagne, sont couvertes de tourbe. Jusqu'à ce siècle, elles étaient à peu près stériles. Tout au plus en tirait-on un maigre combustible. Mais l'homme veut tout asservir, et il arrive à rendre fertiles les terrains les plus improductifs.

Qu'est-ce qu'une tourbière ? Laissons la parole à l'éminent géologue de Lapparent :

QU'EST-CE QU'UNE TOURBIÈRE ?

“ Les tourbières sont des lieux humides ou marécageux, dans lesquels s'accomplissent, sous la protection de l'eau, la décomposition lente de certaines matières végétales et leur transformation en un combustible nommé tourbe, tenant le milieu entre le règne organique et le règne minéral.

“ Les tourbières ou “ Torfmooren ” de l'Allemagne du Nord ont trouvé, pour s'établir, un sol remarquablement plat, récemment sorti du sein des flots, où les eaux, abondantes surtout après la saison d'hiver et la fonte des neiges, ne trouvant par leur écoulement, ni une pente suffisante ni des thalwegs bien dessinés, ont assez de limpidité pour favoriser la végétation des sphagnes (mousses), réunie à celle des joncs et autres herbes aquatiques.

“ Sous un autre climat, ces anciens fonds de mer fussent demeurés à l'état de lagunes ou de marais salants ; mais l'humidité de l'atmosphère en a peu à peu dessalé les eaux et la végétation terrestre s'en est emparée, donnant naissance à ces immenses marais tourbeux du nord du Hanovre et de l'Oldenbourg, dont un seul, celui de Bourlange, occupe une superficie de 1,400 kilomètres carrés.”

Mais il y a tourbière et tourbière. Les géologues distinguent les tourbières de montagne des tourbières de vallée. Même dans ces dernières, il y a différentes qualités. Les Allemands l'ont compris et se sont pris d'une façon fort différente pour utiliser les tourbières hautes et les “ tourbières basses ”.

Ces dernières n'avaient été utilisées, jusqu'en 1863, que comme prairies et pâtures de faible valeur. Une très petite portion donnait de maigres terres arables. La plus grande partie était inondée et portait encore des îles flottantes comme au temps de Plin. “ On voit, disait l'antique géographe, des terres moitié prairies, moitié tourbières, qui nagent sur un ancien lac. Des aulnes de vingt pieds de haut s'élevaient sur ce sol mouvant. Les bestiaux parcouraient en liberté ces pâturages flottants, qui montent ou descendent avec l'eau qui s'élève ou qui s'abaisse.”

COMMENT ON UTILISE LES TOURBIÈRES EN ALLEMAGNE

Les tourbières basses du Hanovre eurent leur Rimpau comme les Landes françaises eurent leur Brémontier. Rimpau était propriétaire d'un assez vaste domaine qui lui procurait de maigres revenus. Au lieu de s'en contenter, ou de chercher à l'agrandir, comme font tous les paysans, il restreignit sa culture sur quelques hectares qu'il rendit très productifs. La tourbe n'avait chez lui qu'un demi-mètre d'épaisseur, et reposait sur une couche de sable. Il eut l'idée de creuser des fossés d'assainissement d'un mètre, et de répandre le sable provenant du creusement sur une épaisseur de 5 à 10 centimètres à la surface de la tourbière. Il se produisit un léger tassement de la tourbe déjà drainée, et elle peut supporter, sur les espèces de dignes ainsi obtenues, les récoltes les plus riches : avoine, orge, seigle, blé, pommes de terre et betterave à sucre. Mais le colza, le maïs fourrage, le chanvre, qui atteint 4 mètres, les betteraves fourragères, qui donnent 80,000 kilogrammes à l'hectare, sont les plantes qui réussissent le mieux. Pour ne citer qu'un exemple, la récolte en grain a passé de 8 à 20 quintaux par hectare, c'est-à-dire qu'elle a plus que doublé.

L'établissement de ce domaine n'a pas été onéreux, la création des fossés a donné de l'excellente tourbe combustible, et les plus grands d'entre eux servent comme voies de communication dans cette Venise tourbeuse.

Il y a même une flottille à voile, sur les canaux les plus larges.

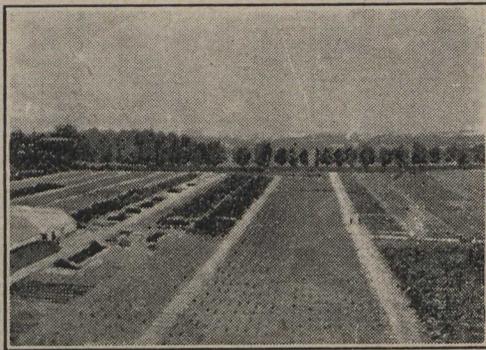
L'Etat allemand, comme les agents, est intervenu après la bataille. Il a juré la découverte intéressante, dressé procès-verbal des résultats obtenus et fondé en 1876 un service d'études pour la propagation des méthodes rationnelles de culture des tourbières.

On y emploie seulement des engrais minéraux, à l'exclusion de tout engrais organique, comme le fumier ! Il y a bien assez d'humus dans la tourbe ! On a donné des explications scientifiques de la méthode Rimpau. Cela paraît très simple aujourd'hui, encore fallait-il y songer ; c'est comme la brouette de Pascal ou la plus moderne bicyclette.

Si nous n'avons pas de tourbières recouvrant ainsi des sables, nous pouvons cependant imiter Rimpau en limitant la surface à cultiver et en la soignant mieux. La culture intensive est possible en petite comme en grande propriété. Gardons-nous de faire comme le paysan qui se précipite avec son bas de laine chez le notaire pour y acheter le lopin de terre d'un voisin qui a fait de mauvaises affaires en voulant cultiver trop à la fois.

UNE EXPLOITATION DE TOURBIÈRES HAUTES

C'est dans des tourbières hautes du Hanovre qu'a été prise la photographie que nous reproduisons. La plupart du temps on se contentait d'employer la tourbe comme combustible et d'utiliser les surfaces ainsi débarrassées soit comme prairies, soit comme terres arables. Ceci se passait au commencement du siècle. Mais on se trouva



Une ancienne tourbière, cinq ans après l'assainissement

bientôt en présence de deux grandes difficultés qui arrêtaient la colonisation : d'une part, abaissement du prix de la tourbe combustible par suite de la concurrence de la houille facilement transportable ; d'autre part, la difficulté de se procurer économiquement les engrais nécessaires pour la mise en valeur. Ce n'est que vers la fin du XIXe siècle, à la suite de la vulgarisation des engrais minéraux, que l'industrie chimique met à notre disposition, que l'on put reprendre la colonisation.

Le territoire a été divisé en rectangles allongés dont chacun représente une colonie. Des canaux navigables et d'excellentes routes réunissent à Brême le territoire conquis. Les tourbières basses de la vallée du Weser fournissent le fourrage, ce qui a permis, au début du moins, l'emploi d'un bétail de trait assez important pour les améliorations foncières.

La surface d'une colonie représente 12 hectares, sa longueur est d'un kilomètre environ et sa largeur d'un hectomètre seulement. Elle est séparée des voisines par des fossés profonds. Cette disposition a été adoptée pour permettre aux habitations d'être toutes groupées près de la rue principale du pays.

Cette rue est unique pour chaque village. Elle coûte en effet fort cher à établir sur un sol aussi peu consistant que l'est la tourbe.

Autour de la maison, la tourbe a été enlevée, c'est le jardin et le fruitier en arrière, la cour en avant. Un peu plus loin, la prairie, puis le chantier où sèche la tourbe, plus loin : les champs labourés, et enfin les pâtures incultes, pour le moment du moins. On voit donc que les bâtiments d'exploitations sont loin d'être au milieu du domaine : c'est qu'on le conquiert pouce par pouce ; on a commencé par se construire un abri et on s'enfonce chaque année plus avant.

Et maintenant, voyons comment on a procédé. D'abord, on a extrait la tourbe. On l'a transporté sur un petit chemin de fer... en bois. On

l'entasse soigneusement après séchage pour la conserver, puis il s'agit de niveler le sol, ce qui se pratique avec d'énormes râteaux.

Tout ce travail se fait à la main, cependant, “ la plus noble conquête de l'homme ”, bien calme en l'occurrence, se charge des transports. On l'attelle à un chariot à quatre roues de grand diamètre à large jante. Les chevaux eux-mêmes sont chaussés de sabots de bois (la noblesse en sabots !) qui leur permettent de ne pas enfoncer dans le sol spongieux de la tourbière. Le jour où les organisateurs des concours hippiques, à court d'attractions, voudront nous présenter des courses en sabots, ils sauront où trouver des concurrents.

Mais la tourbe n'est pas utilisable partout. Dans les endroits où elle reste, ou bien lorsqu'on en a pris suffisamment, il faut mettre le sol déjà nivelé en état de recevoir les semences et de donner aux plantes les éléments nutritifs dont elles ont besoin pour fournir à l'homme les produits qu'il recherche. Pour cela, on pratique l'“ écobuage ”. Pour pratiquer cette opération, le colon, une botte de paille sous le bras, amorce le feu sous les petites meules qu'il a préparées, en ayant soin de se mettre au-dessus du vent. Il entretient ensuite l'incendie pour que tous les débris de la surface y participent. Enfin, il égalise le terrain en y répandant les cendres encore fumantes. C'est, pendant la morte saison, une fumée âcre qui envahit toute la région et vient s'offrir, sans agrément, aux papilles nasales des voyageurs. Les gens qui vont à Brême sont forcés de subir cette jambonification.

L'écobuage est une pratique recommandable pour la mise en valeur des sols acides : landes, terres de bruyères, tourbières, etc., car elle rend assimilable rapidement, pour les plantes qu'on y cultivera, l'azote et la potasse que ces sols renferment en quantité mais à l'état insoluble.

Il ne convient cependant pas d'en abuser sous peine d'épuisement rapide par l'eau, qui entraînerait les sels solubles en excès, et par l'air, qui emporte l'azote sous forme de composés ammoniacaux ou organiques volatils.

Sur le sol écobué, on sème d'abord des plantes qui ne craignent pas l'excès de fertilité (car il y a un excès de fertilité,) plantes telles que le colza, l'avoine ou les betteraves. L'année suivante, on apporte des phosphates pour le blé, puis de la potasse pour les plantes-racines, etc. Les bateaux qui portent à la ville la tourbe, forment un excellent compost.

Les légumineuses poussent à l'envi sur ces sols. Aussi, la culture maraîchère, qui n'y demande du reste que “ deux bras, une barque, une bêche et un râteau ”, y est très développée. Les plantes industrielles y poussent avec vigueur, mais elles sont de médiocre qualité ; la betterave à sucre donne trop de mélasse, l'orge est inutilisable pour la brasserie parce qu'il n'est pas assez riche en amidon. Mais ces défauts deviennent des qualités pour la betterave et l'orge fourragère.

Le beau pays de France contient quelques tourbières disséminées et heureusement peu étendues. On pourrait les transformer pour la création d'associations syndicales, car l'entente de tous est nécessaire pour mener à bien une oeuvre d'aussi longue haleine, qui demande, à vrai dire, plus de main-d'oeuvre que de capitaux.

La tourbe n'est plus limitée comme emploi au chauffage. Suivant sa consistance, on peut l'employer comme textile (ouate de tourbe) ou comme lièvre d'un emploi plus facile que la paille, surtout dans les villes ; elle donne un fumier plus riche.

Vous savez quel désagrément (c'est quelquefois un agrément) on a à entendre les locataires du dessus se livrer à leurs multiples occupations. Vous pouvez l'éviter en remplissant de poussière de tourbe le plafond de votre appartement.

Pour l'isolement des glaciers et la conservation de certains végétaux (tubercules, racines, olignons), la tourbe est très utile aux services de transport.

Enfin, pour passer à des sujets plus réalistes, la poussière de tourbe absorbe les matières fécales et rend la vidange par fosses mobiles véritablement inodore.

On voit une fois de plus comment la science moderne sait tirer parti des produits en apparence les moins précieux que la nature met à sa disposition. Les résidus deviennent source de richesse ; les tourbières des jardins ; les sables des Landes, des forêts, et ceux du littoral méditerranéen de riches vignobles.

POUR NOS LECTRICES

ÉCHOS DE LA MODE

Les écharpes, ceintures et corselets ne sont pas délaissés par la mode, le dernier genre est l'écharpe fleurie. Dans certains cas, elle consiste simplement en une écharpe en mousseline ou en ruban souple parsemée de branchettes de fleurs posées çà et là ; une des variétés les plus originales est faite de roses, de camélias, d'oeillets, etc., rattachés par un étroit ruban qui entoure la taille et retombe en longs pans jusqu'au bas de la robe. Cette ceinture est exquise sur une simple robe de mousseline ou de batiste. Faite de fleurs rouges ou roses, elle égayerait une toilette noire. Ces jolis

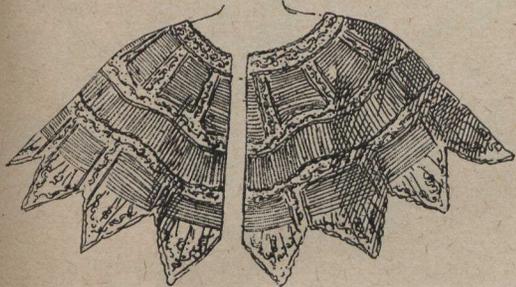


Fig. 1.—PÈLERINE LINGERIE en batiste blanche garnie de Valenciennes

accessoires ne sont acceptables que pour des jeunes filles ou de très jeunes femmes, et pour des occasions spéciales.

Bien que les modes nouvelles rappellent celles du passé, elles sont complètement transformées. Même les mousselines à fleurs, qui sont tellement portées dans les différentes villégiatures, cette saison, sont plus charmantes à cause de leur tour gracieux et des garnitures artistiques qui les agrémentent ; et les nombreuses fronces qui or-

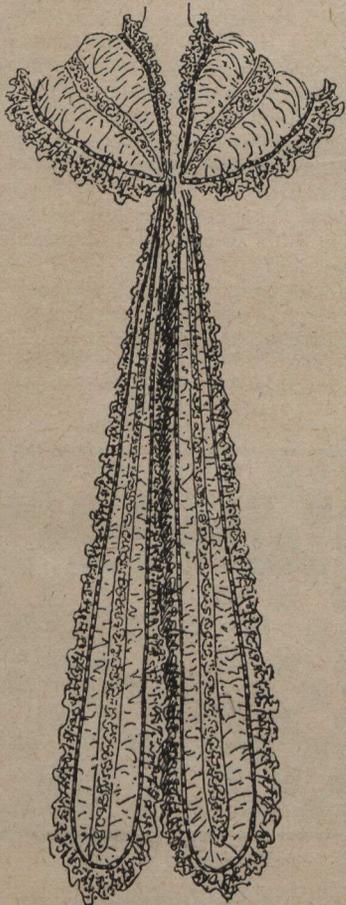


Fig. 2.—ÉTOLE LINGERIE en linon de soie

nent un si grand nombre de toilettes au lieu de décrire des cercles, suivent les lignes tombantes de la ceinture. Quoique les volants, tout droits et bien fournis, soient très élégants, ils ne convien-

nent nullement à la femme forte et ne seyant véritablement qu'à la taille mince et élancée.

* * *

Comme chapeaux, pour les bains de mer, la campagne, rien de plus pratique, de mieux trouvé que les chapeaux blancs garnis de blanc, dont je n'entreprendrai pas la description aujourd'hui ; il me reste encore un mot à dire des chapeaux de



Fig. 3.—PÈLERINE-ÉTOLE en mousseline ciel, plissée accordéon

ville avant que nous bouclions définitivement nos malles pour partir en villégiature. Les chapeaux en copeaux font fureur, mais sont extrêmement délicats ; une épingle poussée fortement les transperce, donc ils ne seront jamais de "fatigue" ; d'ailleurs, le voudrait-on que les immenses plumes dont on les décore s'y opposeraient. Un genre nouveau, très récemment inauguré et que l'on verra énormément, c'est une forme basse, calotte très large, surtout allongée avec bords plats relativement larges ; la calotte entourée (complètement) de plumes d'autruches. C'est une résurrection des pailles d'Italie que nous serons ravis de retrouver l'an prochain. Cette année, on se borne encore aux pailles cousues ; mais plus tard...

Les chapeaux deux tons abondent, et, pour terminer, permettez-moi de vous signaler une composition charmante : le chapeau en paille copeaux pour ainsi dire sans fond (puisque le chapeau est plat, plus plat qu'une assiette) est rose au milieu, noir sur les bords et en dessous, le plateau rose entouré d'une guirlande de roses roses dont le feuillage tranché fort agréablement sur le bord noir. Le relevé est en gaze rose soyeuse, et comme effet, je n'en connais pas de plus réussi.

LAURENTIENNE.

CHIFFONS ET FANFRELUCHES

Fig. 1. — PÈLERINE LINGERIE en batiste blanche, entièrement garnie de petits plis recouverts par des entre-deux qui, partant du col, s'arrêtent au tiers de la hauteur, où ils rencontrent un entre-deux posés en sens inverse et circulant tout autour de la pèlerine. Un autre entre-deux est placé plus bas, parallèlement à ce dernier. Des pointes de Valenciennes garnissent tout le tour.

Fig. 2. — ÉTOLE LINGERIE. — Se fait en linon de soie bouillonné et garnie de Valenciennes et de jours.

Fig. 3. — PELERINE-ÉTOLE en mousseline ciel plissée accordéon, garnie d'Irlande blanche au col et au bas des pans.

Fig. 4. — JOLI COL en mousseline de soie plissée formant pointe sur le devant. Une riche guipure d'Irlande garnit le bas, la partie moyenne et le col. Un plissé de mousseline de soie s'échappe de l'entre-deux et donne à la fois de l'ampleur et du cachet.

Fig. — RUCHE-ÉTOLE en crêpe de Chine rose, garnie de mousseline de soie assortie et de riche guipure.

LA PART DU CORDON BLEU

PAIN DE CÉRISES. — Prendre de la farine, un peu de beurre et du sel, délayer le tout de l'épaisseur d'une pâte à frire claire. Prendre des cerises noires dont on aura ôté les queues et noyaux ; les mélanger avec la pâte et verser ce mélange dans un plat beurré, quelques morceaux de beurre çà et là. Mettre ce plat au four, très chaud, pendant une heure, s'il est volumineux ; pendant une demie, s'il est petit.



Fig. 4.—JOLI COL en mousseline de soie plissée garnie d'Irlande

MANIÈRE DE CONSERVER LES PÊCHES. — C'est facile, s'il faut en croire M. Maury, de Montpellier.

Enveloppez chaque fruit dans une feuille de papier mousseline, que l'on enduit exactement d'une couche de cire à cacheter, destinée à intercepter l'air extérieur. A l'abri de ce contact dissolvant, la pêche se conserve durant des mois. Procédé d'autant moins coûteux que la même cire peut servir plusieurs années de suite.

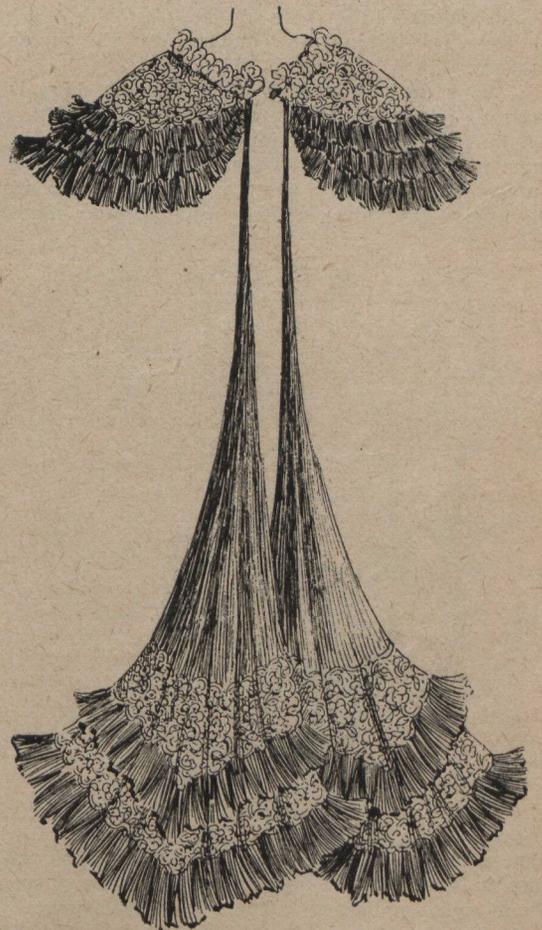


Fig. 5.—RUCHE-ÉTOLE en crêpe de Chine rose

POUR CHASSER LES MOUCHES. — Faire bouillir des fleurs de citronnelles et en imbiber des bandes de papier sans colle, que l'on suspend dans l'appartement.

RÉCRÉATION EN FAMILLE

JOUETS EN FEUILLES DE ROSE

Choisissez une rose parmi celles que vous avez cueillies, et tenez-la bien tendrement, tout en contemplant sa beauté. Voyez comme les pétales sont bien retenus dans leur coupe d'émeraude. Est-il une fleur plus belle ? Voyez la délicatesse de construction, la fraîcheur de son coloris ! Détachez soigneusement les pétales, l'un après l'autre, en employant mille précautions, pour ne pas les meurtrir. Découpez la voile et le mât d'une seule pièce, dans du papier de soie (fig. 1). Pliez le mât, deux fois, en suivant le pointillé des lignes, afin de le raidir et de le faire tenir droit. Pliez la partie inférieure du mât comme dans la fig. 2. Collez ensemble les bords intérieurs du pli, (fig. 3). Enduisez la partie inférieure de colle forte et placez le mât bien en avant de l'un des plus gros pétales de rose. La partie touchant le calice forme la proue du bateau. Le mât doit être parfaitement droit. Avant de mettre à flot la nacelle, permettez à la colle de sécher, puis prenez le bateau par le haut du mât, entre le pouce et l'index, et posez-le sur l'eau, qui doit être unie comme un miroir. Lorsque le bateau est bien lancé, les vagues pourront survenir sans endommager votre frêle esquif.

Que la première soit faite d'un gros pétale de rose avec une voile de la même nuance. Faites deux nacelles en pétales de rose blanche avec des voiles blanches, et joignez-les par une bande de papier de soie blanc. Collez un des bouts de la bande de papier à l'intérieur du côté droit d'un des bateaux et attachez l'autre bout de la bande à l'intérieur du côté gauche de l'autre esquif, en laissant assez d'espace entre les deux pour les empêcher de se toucher.

Prenez une des feuilles vertes et attachez-y une voile verte (fig. 4). Placez la barque près des autres, sur le lac miniature, dans le grand bassin de ferblanc. Bien que moins fragile et moins délicat, le petit bateau est charmant. Agitez l'eau, puis observez l'effet produit. La petite flotille ne tardera pas à se mettre en marche, puis la texture merveilleuse des pétales de rose, le mélange des différentes nuances, les réflexions variées, projetées sur l'eau par les vaisseaux minuscules déployant leurs voiles, formeront un spectacle féérique qui ne peut se décrire. La figure 5 ne donne qu'une faible idée de la beauté de cette petite scène pleine de couleur, de vie et de parfum.

Si vous désirez jouer avec la flotille dans la maison, elle se conservera en bonne condition pendant deux ou trois jours. Si, au contraire, vous préférez vous amuser au grand air, creusez un trou dans la terre, assez grand, pour contenir la cuvette que vous comptez employer pour repré-

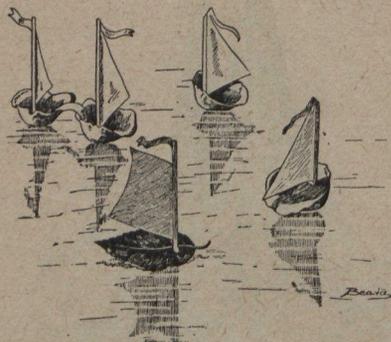
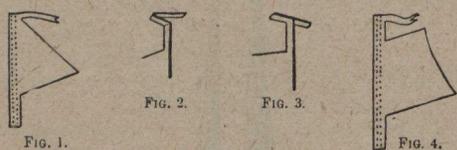


Fig. 5.—FLOTILLE DE ROSES.

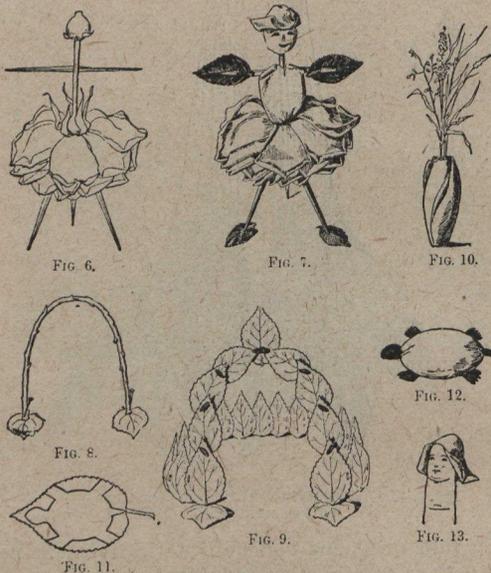
senter le lac. Glissez le bassin dans le trou, ramenez bien la terre tout autour, puis remplissez d'eau claire et mettez à flot vos embarcations.

Seulement, pour jouir entièrement du plaisir de jouer avec la flotille, il vous faudra une fillette tout en rose, qui pourra contempler du rivage les barques lancées à pleine voile ; vous pourrez en faire une, d'une rose renversée. Choisissez la plus grande et la plus épanouie de toutes les ro-

ses que vous avez. Coupez la tige à environ deux pouces de la fleur, et passez un cure-dents en bois dans la tige, à mi-chemin entre la rose et le bout de la tige. Le cure-dents forme les deux bras de la poupée (fig. 6). Construisez la tête d'un péricarpe, que vous trouverez sans doute sur un des rosiers. En premier lieu, faites un petit trou assez profond dans le péricarpe ; puis poussez à l'intérieur le bout de la tige pour former la tête (fig. 6) ; passez chaque bras dans une feuille verte et employez un pétale de rose pour le visage (fig. 7). Epinglez un pétale à la tête avec quatre épines de rosier, en employant deux pour les yeux, une pour le nez et une pour la bouche. Epinglez un pétale sur le sommet de la tête pour le chapeau ; tournez en arrière deux pétales sans les détacher de la rose pour former le corsage de la robe ; collez un pétale aux bras et au cou, devant, et un autre, de la même façon, dans le dos. Puis enfoncez trois cure-dents en bois au sommet de la rose (fig. 7) ; placez-les de manière à former un trépied, deux en ligne sur le devant, pour les jambes, et le troisième un peu en arrière entre les deux premières, pour le support. Faites les deux pieds avec deux feuilles vertes collées à l'extrémité des jambes (fig. 7).

A présent, la petite fille à la rose ne serait point fâchée d'avoir son jardin, entouré d'un enclos fait de feuilles vertes, d'épines, de petites baguettes courtes et d'une tige de rose très souple.

Recourbez cette dernière en arche et épinglez les deux extrémités à une planche, chaque bout sur une feuille verte (fig. 8). Commencez par le bas et attachez les feuilles la pointe en haut à



l'arche, avec des épines. Décorez un côté, puis recommencez l'opération de l'autre côté ; finissez l'arche en épingleant une feuille au milieu, comme l'indique la gravure. Bâtissez la clôture avec des feuilles vertes épinglées ensemble, par les côtés, avec des cure-dents ou des brins de balai ; érigez l'enclos en lui donnant une forme circulaire et attachez les feuilles du bout de chaque côté de l'arche (fig. 9).

Pour amuser la fillette aux roses, il faudra lui donner un banquet, que vous pourrez appeler le banquet des roses. Il faudrait décorer les quatre coins de la table minuscule de vases qui rivaliseraient de couleur et de beauté avec les plus belles porcelaines. Faites les vases avec des boutons de rose ; ceux qui commencent à s'entr'ouvrir sont préférables. Enlevez les pétales extérieurs en tenant chaque bouton entre le pouce et les deux premiers doigts, roulez-le doucement en avant et en arrière, pour que l'on puisse détacher les pétales, ensemble sans les séparer. Posez les vases sur une surface plate et cueillez quelques brins d'herbes pour les en remplir. Enfoncez les brins jusqu'au fond des vases, sans trop les serrer, toutefois, n'en mettez que deux ou trois dans chaque vase (fig. 10). La couleur rose du vase formera un joli contraste avec les herbes vertes, et le banquet sera embaumé du parfum des roses. Vous pourriez cristalliser des pétales de différentes couleurs en les plongeant dans du sirop de sucre brûlant, et en les faisant sécher ensuite séparément sur du papier huilé. Ces bonbons feront un effet magique.

La fillette aux roses sera sans doute très heu-

reuse d'avoir une tortue qui pourra la suivre dans son jardin, comme un petit chien. Coupez une feuille de rose, d'après le fig. 11. Couvrez le haut d'un pétale de rose collé tout autour des bords, et la tortue pourra commencer sa promenade, (fig. 13).

(A suivre)

DEVINETTE



Voyez-vous la jeune fille ?

CHARADE

Les gens dévots surtout se servent de l' "entier" ;
Mais ce n'est pas de moi que lui viendra l'usure,
Si ce potage est bon, c'est que le cuisinier,
A "premier" du "second" avec juste mesure.

LOGOGRIPE

Funeste Allemand pour la France
Qui ne marcha pas autrement
Qu'avec sept pieds, mais sans souffrance.
Démembrez-le donc maintenant
Pour avoir un véhicule russe,
Des divinités du Japon,
Un prénom, un poisson, d'aumusse,
Un poids qui n'est pas en jupon.

CURIOSITE MATHÉMATIQUE

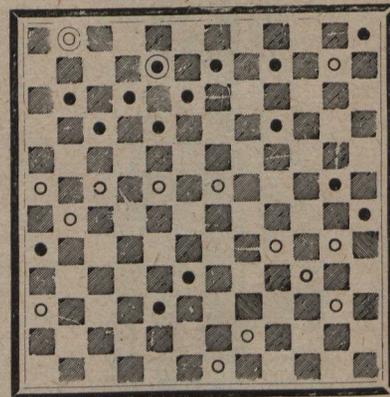
Vous priez une personne de la société de prendre un nombre de trois chiffres, par exemple : 347, et, ayant retourné ces chiffres, de soustraire le petit nombre du plus grand. Le résultat de la soustraction donne lieu à l'opération suivante : on retourne d'abord les trois chiffres et l'on n'a qu'à faire l'addition. Quels que soient les chiffres choisis, pourvu que le premier diffère du troisième, on tombe finalement sur une somme invariable que celui qui a proposé cette amusette a écrite à l'avance.

La somme ne peut pas être autre que 1089.

PROBLEME DE DAMES CANADIEN

Par M. Saint-Maurice, père, Montréal.

Noirs, 15 pièces.



Blancs, 14 pièces.

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 67

Logogriphe. — Crayon et Rayon.

Problème. — 15 messieurs et 90 demoiselles.



Photo Laprés & Lavergne, 360 rue St-Denis.

LE CLUB DE BASE-BALL DE SAINT-HYACINTHE, L'UN DES PLUS POPULAIRES DE LA LIGUE PROVINCIALE

GLANURES AMUSANTES

UN DISCOURS A L'OCCASION D'UNE STATUE

Le maire. — Messieurs, nous avons élevé cette statue...
 Un mauvais plaisant. — Au biberon.
 Le maire (imperturbable). — Au sein de notre ville.

ENTRE CONFRERES

— Alors, vous êtes astronome, monsieur ? demanda un invité à un autre.
 — Oui, monsieur, et vous ?
 — Moi, je suis directeur d'une agence théâtrale. Je me demande si vous avez autant de mal que moi à découvrir les étoiles nouvelles.

ASCENSION EVITEE

Le docteur R... vient pour voir un de ses malades, Z..., qui n'a pas eu le bon goût de l'attendre. Le pauvre diable s'est éteint la nuit précédente. A la vue des tentures noires, le médecin se doute de la chose, cependant, il veut s'en assurer et s'apprête à monter, lorsque le concierge, l'arrêtant au passage :
 — Si c'est pour voir M. Z..., lui dit-il, c'est inutile de monter. Il va descendre !...

PHILOSOPHIE

— Qu'est-ce que la philosophie naturelle, papa ?
 — C'est la science des causes et des raisons d'être, répondit le père. Par exemple, tu vois la vapeur qui sort de cette bouillotte, mais tu ignores pour quelle raison.
 — Oh ! que non, papa, interrompit le petit homme, c'est pour maman, pour ouvrir tes lettres sans que tu t'en doutes !

L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX

On causait de l'intelligence des animaux, dans un café artistique.
 Taupinet, le bohème, était là.

— Intelligents ? Laissez-moi donc.
 — Comment ! vous ne croyez pas...
 — Tenez, moi qui vous parle, j'ai eu la preuve du contraire.
 — Quelle preuve ?
 — J'habitais une chambre peu meublée à l'hôtel du Chat-Vert, et les petites bêtes avaient envahi mon bois de lit. On me le change. Je colle sur le nouveau cette inscription : "L'entrée de ce bois est interdite aux punaises." Trois jours après, elles y étaient cinq cents... Vous voyez bien qu'elles ne comprennent rien !

UN ADMIRABLE MOT D'AVARE

Il cause avec son médecin, relevant à peine d'une assez grave maladie, et plaintif :
 — Il y a trois semaines que je n'ai mangé.
 — Ce n'est pas étonnant ! dit l'homme de l'art en haussant les épaules.
 — Et je n'ai pas faim !
 — Dame ! c'est que vous avez eu, c'est que vous avez encore beaucoup de fièvre.
 — Et alors ?
 — Et alors, la fièvre nourrit beaucoup.
 — Pas possible !
 — C'est prouvé !
 L'excellent Harpagon réfléchit un moment, puis soudain, comme illuminé d'une inspiration :
 — Vraiment ? la fièvre nourrit ?
 — Enormément.
 — Alors, dites-moi, docteur !... Est-ce qu'on ne pourrait pas en donner aux domestiques ?

LE TROMBONE

Le juge. — Vous êtes accusé d'avoir volé un trombone. Avouez-vous ?
 L'accusé. — J'avoue, m'sieur le président.
 Le juge. — Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?
 L'accusé. — Rien, m'sieur le président ; je demande l'indulgence du tribunal.
 Le juge. — L'indulgence du tribunal ! Quelle audace ! S'introduire subrepticement chez un

concitoyen, et lui dérober son instrument de musique, son gagne-pain vraisemblablement, cela mérite-t-il l'indulgence ? Non, non, c'est grave, très grave, et l'on ne saurait sévir avec trop de rigueur contre un pareil délit.
 L'accusé. — Je vous supplie, m'sieur le juge.
 Le juge. — Vous pouvez vous attendre au maximum de la peine, car, s'il est un crime odieux, c'est celui qui consiste à voler à un honnête homme l'outil de son travail. Greffier ! quel est le nom de la victime ?
 Le greffier. — Labémol.
 Le juge. — Labémol ! tiens, je connais ce nom-là... Où demeure-t-il, ce Labémol ?
 Le greffier. — 4, quai des Orfèvres.
 Le juge. — Dans ma maison ! Ah ! c'est ce voisin qui nous écorche les oreilles et nous casse la tête toute la journée. (A l'accusé) En volant l'étui contenant le trombone, l'avez-vous ouvert ?
 L'accusé. — Non.
 Le juge. — Vous n'étiez donc pas sûr qu'il contenait un trombone, peut-être le croyiez-vous vide ?
 L'accusé. — Oui, oui, m'sieur le président, je le croyais vide.
 Le juge. — Vous n'avez en somme dérobé qu'une enveloppe que vous supposiez ne rien contenir. Et cette enveloppe n'avait sans doute que peu de valeur.
 L'accusé. — Aucune, m'sieur le président, elle était sale et vieille.
 Le juge. — Il vous était impossible de supposer qu'elle pût renfermer un objet de valeur ?
 L'accusé. — Impossible.
 Le juge. — Vous la croyez peut-être destinée à être jetée aux ordures ?
 L'accusé. — Justement, et j'ai voulu éviter à Labémol la peine de la descendre dans la Poubelle.
 Le juge. — L'intention était bonne, mais vous auriez dû peut-être vous assurer d'abord de sa contenance... C'est une petite négligence, mon ami, mais ce n'est pas un crime après tout. Allez, vous êtes acquitté.

PAGE DE SAINT NICOLAS

LE SERGENT

L'école venait de finir au village de..., et les enfants se dispersaient par petites bandes à travers les chemins creux de Bretagne qui mènent aux hameaux épars dans les terres. La bande du Vieux-Coteau, cinq garçonnets de six à douze ans, s'en allait ainsi gaiement en causant du lendemain, qui était jeudi.

— On fera l'exercice, disait l'un.

— Oui, mais d'abord le sergent dira une belle histoire.

— Il faut être exact, tu sais ; le sergent n'aime pas les retardataires.

— Si, seulement, il nous prêtait son vrai fusil, ajouta un grand... c'est moi qui saurais bien viser ; tiens, regarde... cette branche qui s'avance au milieu du chemin.

Mais le chemin faisait là un détour, et à ce moment arrivait sous la branche une petite paysanne, un panier sur sa tête.

La pierre partit, fort petite, mais vigoureusement lancée ; puis le panier n'était peut-être pas très solidement posé : il perdit l'équilibre et tomba avec un cliquetis singulier : il était rempli d'oeufs !

En le voyant pencher, les cinq gamins, alarmés, s'étaient jetés dans un champ voisin, dont la haie se trouvait rompue.

La fillette poussa un cri de détresse. "Maladroite, s'écria derrière elle une voix sévère, tu n'en fais jamais d'autres ! C'est pourtant honteux à ton âge !... Quatre douzaines d'oeufs... Les voilà bien !"

En même temps, une grosse femme chargée de paniers, elle aussi, rejoignait la jeune servante et continuait : "Sotte fille, crois-tu que la dame du château me les payera, mes oeufs, maintenant ? Mais patience ! Je te donne ta huitaine et je retiendrai ça sur tes gages !"

Les écoliers n'entendirent la gronderie qu'à moitié ; profitant justement du bruit, ils se mirent à courir furtivement le long de la haie pour regagner le chemin beaucoup plus loin.

Comme ils disparaissaient, un homme se montra par-dessus la haie opposée : "Excusez, maîtresse Bihan ; la fille n'est pas fautive, on a lancé une pierre contre son panier.

— Lancé une pierre ! Et qui donc ? Ce n'est pourtant pas vous, sergent ? fit la femme, incrédule et encore fâchée.

— Peu importe : j'ai vu la pierre, il faut donc pardonner à la petite.

— A votre considération, et parce que vous avez



"Je te donne ta huitaine, et je retiendrai ça sur tes gages"

fait les campagnes avec mon frère, je veux bien lui laisser tout son gage, car on n'est pas riche chez elle ; mais quant à la garder... ça, non... et ne priez pas davantage, sergent ; c'est inutile.

— Pourtant... hasarda le brave soldat.

— Vous perdez votre peine, mon ami. Bon-

soir !... Toi, Yvonne, prends ton panier vide et un des miens..."

Et les deux femmes s'éloignèrent.

Quant au sergent, un ancien volontaire des guerres de la Révolution, que ses blessures avaient fait avant le temps revenir au pays, il hocha tristement la tête et reprit le chemin de son logis, en s'appuyant plus lourdement sur sa grosse canne.

Il était marié, mais, à son grand regret, n'avait pas d'enfants, et il avait pour ainsi dire adopté pour siens tous les marmots de son hameau.

Quand sa femme réunissait autour d'elle quelques fillettes pour leur apprendre à coudre (car il n'y avait guère alors d'écoles de filles), il charmait la leçon par des récits qui sentaient la poudre et l'héroïsme.

Puis il exerçait les garçons aux manoeuvres et à la discipline militaire, disant que "tout Français doit savoir se battre pour son pays". En même temps, il tâchait de leur enseigner la justice, la droiture et la bonté, qu'il pratiquait lui-même, car c'était un noble coeur.

Le lendemain, les garçonnets du Vieux-Coteau étaient de bonne heure réunis sur la petite place, où avait lieu l'exercice militaire. Ils causaient, mais sans entrain ; du reste, pas un mot de leur aventure de la veille, qu'ils semblaient avoir à peine remarquée.

"Il fait chaud comme en Egypte quand tout le monde faisait la grimace au soleil, ainsi que dit le sergent, observa un des grands.

— C'est vrai ! Mais le sergent tarde, et il nous avait promis le récit d'une belle bataille en Italie.

— Oh ! tout de même... fit le plus petit.

— Raconter tout de même ? Ah bien oui ! Au coup de neuf heures, plus un mot ; l'exercice ! Et, quand c'est fini, il y a toujours des gens du pays qui veulent lui parler.

— Peut-être qu'il ne va pas venir."

Bim ! bim ! font les premiers coups de neuf heures, et le sergent paraît au détour de la rue. A neuf heures, il est sur la place, et les enfants sont rangés devant lui au port d'armes sans qu'il ait eu un signe à faire.

Le sergent les regarde un moment en silence, mais d'un air si étrange, si sévère, que chacun se redresse, et, craignant d'être en faute, serre fiévreusement son bâton d'une main, tandis que l'autre cherche la couture du pantalon. Les plus petits commencent à avoir peur.

A la fin, le sergent dit d'une voix très lente et très grave : "Voilà des soldats français... et ce sont des lâches !"

Les enfants sont terrifiés.

"Oui, continua le sergent ; hier, ils ont fait tort à une pauvre petite fille, et ils se sont sauvés en la laissant croire fautive à leur place ! C'est une lâcheté, cela ! Un vrai soldat français ne laisse pas pâtir les innocents au lieu de lui ; au contraire, il les défend. Vous n'êtes pas des soldats français ; je ne suis plus votre sergent !"

Et, d'un air méprisant, il leur tourna le dos.

Alors tous les bâtons tombèrent, et les courages aussi. Les cinq enfants s'élançèrent après lui en joignant les mains :

"Pardou, sergent, pardon... Nous n'avons pas pensé... Que faut-il faire ?

— Je n'en sais rien. Maîtresse Bihan veut renvoyer Yvonne pour sa maladresse."

Les enfants se regardèrent avec consternation.

"Non, dit enfin le plus grand ; il ne faut pas qu'elle la renvoie. Venez, vous autres, nous allons la supplier... et, si elle veut, je me laisserai battre pour qu'elle pardonne à Yvonne.

— Bien parlé, répondit le sergent, avec un bon regard d'orgueil. Je vais avec vous."

Une heure après, la petite troupe était de retour, joyeuse comme une nichée de pinsons. Maîtresse Bihan s'était laissée attendrir. Elle avait tout à fait pardonné à Yvonne et n'avait battu personne.

Et, comme les gens du hameau s'étonnaient de

voir faire l'exercice à dix heures au lieu de neuf, ce qui n'était encore jamais arrivé, le sergent répondait : "Ne vous inquiétez point : nous avons



"Maîtresse Bihan, ne renvoyez pas Yvonne"

gagné une bataille, ce matin, et je suis fier de mes troupes."

H. S. B.

LA FEUILLE ACCUSATRICE

Deux hommes comparurent un jour devant un juge de paix : l'un réclamait à l'autre une somme qu'il avait prêtée, et l'emprunteur répondait :

— Je t'ai tout rendu, Pierre bien sûr ; c'était à mi-chemin, sous mon cerisier précoce ; tu venais chez moi, j'allais chez toi ; ne te souviens-tu pas ?

— Je ne me souviens de rien et je n'ai rien regu.

— N'importe, dit le juge à l'accusé, allez donc chercher une feuille de votre arbre.

Le plaideur part et son absence se prolonge.

— Comme il tarde ! fait le juge.

— Dame ! c'est que c'est tout de même un peu loin, répliqua le prêteur.

— Ah ! ah ! Pierre, vous le connaissez donc aussi, cet arbre ? Vous voilà pris, mon brave ; allez donc au plus vite au-devant de votre voisin ; dites-lui qu'enfin vous vous êtes souvenu... et soyez plus honnête une autre fois.

Un rien trahit le méchant.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Assis sur l'herbe douce
N'ayant pas mon premier,
Nous mangions sur le pouce,
Tandis que mon dernier,
Animal fort docile,
Broutait loin de la ville,
Errant sous mon entier.

METAGRAMME

Le chat, le chien, sur mes cinq pieds,
Bien mieux que vous, que moi, raisonne—
Mon chef changé, l'enfant maçonne
Avec moi des petits pâtés —
Changez encor, sur moi l'on mange,
On joue ou l'on écrit. — Encore une fois change,
Tu verras une corde ayant grosse épaisseur,
Traversant l'Océan dans toute sa largeur.

LOGOGRIPHE

(Pour les tout Petits)

Faire 20 mots avec les cinq lettres du mot "émail".

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 67

Enigme. — Un clou.
Logogriphe. — Gardénia, — gardien, — graine, — ange, — Dante, — dîner, — Niger, — Inde, — Ain, — gradin, — grand, — grande, — rang, — gare, — grain, — rien, — rade, etc., etc.
Mots sans tête. — La voyelle à ajouter est A. — Adroit — arène — ajonc — atour — amer — Alice — amie, atout — aloi — avoir — adieu — achat — amas — ami — alors — Abel — âne — ale — Amiens — afin — Aman — ame — amende — amont — aval — arôme — avenue — avis.

INFLUENCES PERNICIEUSES

Les influences du chaud et du froid sont souvent pernicieuses. On les combat avec le BAUME RHUMAL.



"Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**
Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
36**n-y



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

CHOSSES ET AUTRES

—Samedi, le 25 juillet, avait lieu, à la salle Péloquin de Ahuntsic, une grande soirée dramatique et musicale, donnée par le cercle "National" d'Ahuntsic (section des jeunes filles). La séance a obtenu un succès brillant qui fait honneur à ce cercle, composé de jeunes filles et de jeunes gens. L'assistance était nombreuse et distinguée. Le programme, bien choisi, a été très bien rempli. A la levée du rideau, fut joué "Mademoiselle soupe au lait", dont les

rôles ont été rendus avec succès par Mlles Azélie Lefebvre (Mariette), Juliette Hébert (Mme Verdelet), Claire Branchaud (Jeanne). Pour pièce principale, on a joué un drame en trois actes, intitulé : "Une chaudière bretonne ou la Malédiction d'une mère". Mlle Claire Branchaud, chargée du rôle d'Alix Kérouef, a excellé dans l'interprétation de son rôle. Mlle A. Gaudry, dans le rôle d'Yvonne, d'une voix sympathique, a joué avec beaucoup de goût et d'autorité. Mlle E. Goselin, douée d'un physique des plus agréables, a joué avec grâce le rôle d'Anne (ingénue). Mlle Al. Lefebvre fut très originale dans Madge (bretonne). Mlle B. Karch a bien rendu Berthe. Mlle Azélie Lefebvre, dans la baronne d'Estève, était admirable. Mlle B. de Chatigny a bien rendu la marquise de Sauvray. Mlle J. Hébert a rendu avec succès Mme Félicien. Mlle Y. de Chatigny a bien joué le rôle de Sophie et de Mme la marquise de Saint-Aignan. Mlle F. Joron a brillé dans le rôle de Constance. Bref, cette pièce eut un succès éclatant. On joua pour la fin : "Trois bonnes sous le même bonnet". Mlle A. Gaudry, avec ses gestes naturels, a parfaitement bien rendu le rôle de Mme Bougon; Mlle Claire Branchaud montra aussi beaucoup de talent dans Javotte.

Dans les entr'actes, se sont fait entendre Mlles A. Paris et Juliette Hébert, dans de délicieuses chansons; Mlles M.-E. et H. Sinn ont joué un duo et un trio. Une magnifique danse bohémienne fut très bien exécutée par Mlles H. Sinn, E. Furlong, F. McCaffrey, A. Smith.

Plusieurs bouquets ont été offerts aux actrices et aux danseuses. Bref, le succès a été complet sous tous les rapports, toutes les actrices ayant fort bien réussi dans leurs rôles respectifs. Nous les en félicitons chaleureusement. Aussi, espère-t-on les voir reparaitre bientôt sur la scène, afin d'ajouter de nouveaux lauriers à ceux déjà conquis par le "Cercle Dramatique National d'Ahuntsic".

HILDEBERT.



**POUPEE
HABILLEE
GRATIS!**

Jeunes filles, envoyez-nous votre nom et votre adresse sur une carte postale et nous vous enverrons, franco de port, 10 beaux portraits en couleurs de sa Sainteté LEON XIII, chacun de 11 x 14 pouces.

Ces portraits sont des copies fidèles d'une peinture célèbre, toutes les couleurs de l'originale ayant été scrupuleusement conservées dans ces reproductions. Rien ne les égale qui ait jamais été vendu dans ce genre à moins de 50 cts. Vous les vendrez 15 cts chacun. Vous nous enverrez l'argent et, pour votre peine, nous vous enverrons la plus Belle Poupée Habillée que vous ayez vue. Cette poupée est joliment habillée avec bon goût, en soie et en satin joliment garnis de dentelle. Elle a un chapeau d'un bon style, des sous-vêtements garnis de dentelle, des bas et de jolis petits souliers garnis de boucles d'argent. Cette poupée a de très jolis cheveux bouclés et d'un blond d'or, des dents perlées, des joues roses et des yeux qui s'ouvrent et qui se ferment de façon qu'elle semble s'endormir quand vous la couchez et qu'elle s'éveille quand vous la levez, ainsi qu'un bébé en vie. Pensez-y, fillettes, VOUS AUREZ CETTE GRANDE ET BELLE POUPEE HABILEE si vous vendez seulement 10 portraits à 15 cts chacun.

La mort de sa Sainteté a créé une telle demande pour ses portraits, que vous n'avez qu'à les montrer pour en vendre.

Nous donnons aussi gratis un certificat de 50 cts avec chaque portrait.

Ecrivez aujourd'hui et cette Belle Poupée vous appartiendra dans peu de temps.

S'ADRESSER A LA
PHOTO ART CO., Dept. 1859, Toronto

CELA AUSSI

Le BAUME RHUMAL guérit l'enrouement et met la voix claire.

—Comme centres de production de l'acier, l'Illinois vient après la Pennsylvanie; les Etats de la Nou-

—On estime que la Californie, cette année, produira 50 millions de gallons de vin.

—Le ministère du trésor des Etats-Unis a donné dernièrement l'ordre de lever l'embargo sur le bois de pulpe du Canada.

POUR LA GRIPPE

Aucun remède soulage les douleurs et la fièvre de la grippe si promptement que les Poudres Nervines de Mathieu — 18 pour p5 cts.

ENTRE CULTIVATEURS



—Vous ne faites donc plus dans les engrais?
—Non, aujourd'hui l'engrais ne nourrit plus son homme, et puis j'en ai perdu le goût...



—Alors, tu es fort en géographie? Eh bien, dis-moi quelle est la principale industrie de la ville de Chartres?
—Parbleu, c'est... la chartreuse!

PRODIGALITE

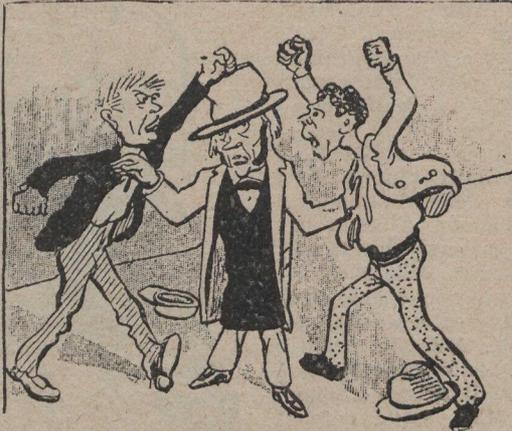


—Mon mari veut que j'aille chercher un médecin pour faire rendre au petit une épingle qu'il a avalée.
—Si c'est pas malheureux de dépenser un dollar pour une épingle, quand pour six sous on en a une boîte.

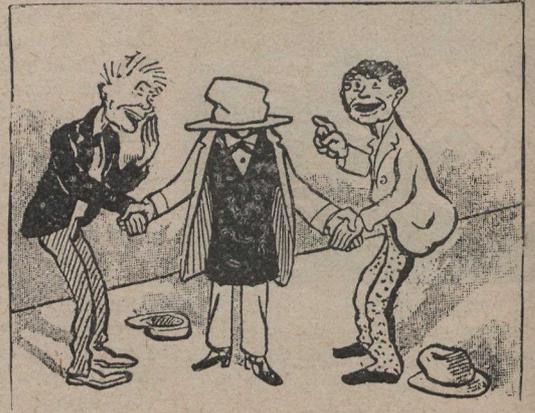
ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE



LE MONSIEUR PACIFIQUE. — Voyons, voyons... est-ce que des jeunes gens bien élevés doivent se battre ainsi ?



Les jeunes gens distingués, d'un commun accord, se précipitent sur le bon monsieur et lui enfoncent vigoureusement son chapeau sur les yeux.

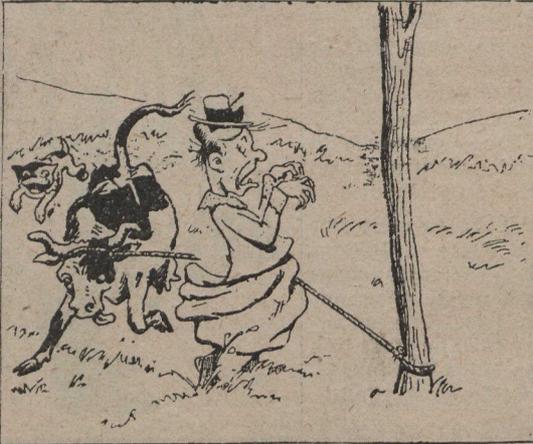


—Jeunes gens, il vaudrait mieux ne pas vous battre, mais c'est déjà très gentil de votre part d'avoir tenu à cacher ce vilain spectacle à mes regards.

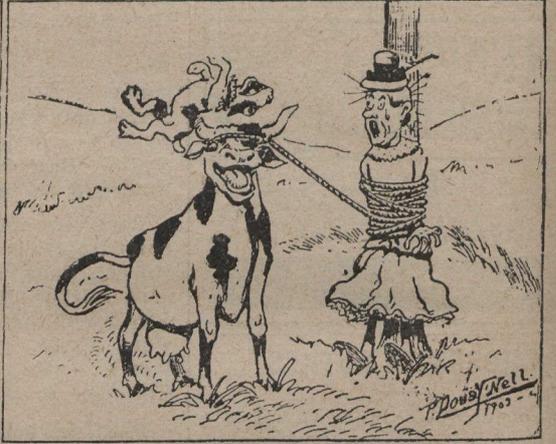
LES MÉCHANTS PUNIS



Mme Grogne est une méchante femme, qui trouve son plaisir à taquiner les animaux. Apercevant une bonne vache en train de brouter paisiblement l'herbe fraîche, elle s'empresse d'exciter son bouledogue, qui se précipite sur la vache en cherchant à la mordre.



Si la bonne vache avait été libre, Mme Grogne l'aurait sûrement laissée en paix, car elle n'aurait pas voulu s'exposer à ses représailles. Mais la vache est solidement attachée à un arbre, et la vilaine Mme Grogne est persuadée qu'elle ne risque rien. Elle se trompe. La vache, en effet, pour échapper au chien...



...s'est mise à tourner autour de l'arbre, et Mme Grogne, qui s'était approchée pour mieux jouir de la terreur de la bonne bête, est entraînée par la corde, et la voici solidement ficelée comme un saucisson. La corde est si courte maintenant que la vache ne peut plus courir, alors, pour se défendre contre le bouledogue, d'un violent coup de tête elle l'embroche sur une de ses cornes. Et voilà les deux méchants bien punis.

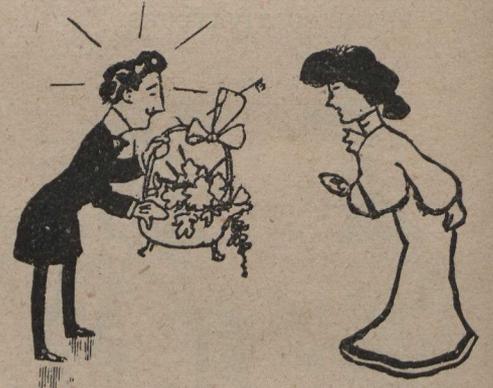
AVANT ET APRÈS LE MARIAGE



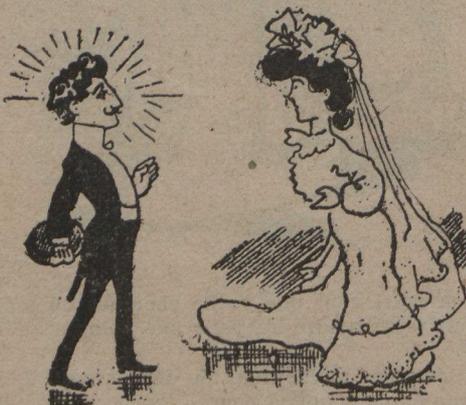
Lorsqu'on présente un jeune homme à une jeune fille, cette dernière le voit tel qu'il est, ni bien, ni mal. On les fiancie.



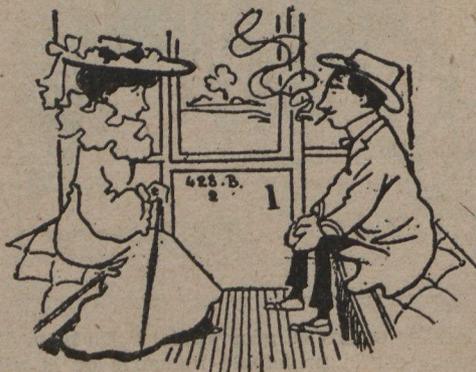
Alors, pendant les fiançailles, les traits du jeune homme s'embellissent. On lui trouve même un peu d'esprit.



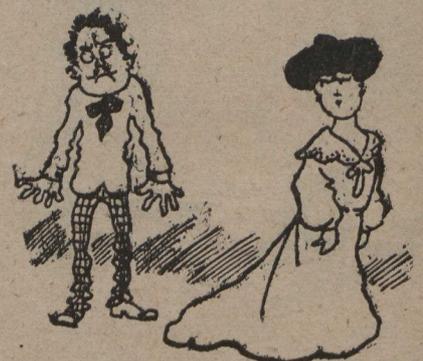
Le contrat signé, la corbeille de mariage offerte, il est tout autre ; il n'a presque pas son égal. C'est la petite fleur bleue.



Quant au jour du mariage, c'est la béatitude, l'extase. C'est la splendeur auréolée d'éblouissants rayons.



Mais, crac, ça change. Il commence à s'enlaidir. Son charme, sa grâce, son maintien ont disparu. Les yeux voient trouble.



Au bout de quelques mois, n'en parlons plus. C'est l'horreur en personne, c'est le pire de tous les hommes, et pourtant, il n'a pas changé.